

Université de Montréal

**La conciliation études-travail chez les jeunes
Québécois : travailler pour étudier, étudier pour
travailler ou concilier pour étudier?**

par

Charles Lavoie

Département de sociologie

Faculté des arts et sciences

Mémoire présenté à la

Faculté des études supérieures

en vue de l'obtention du grade de maîtrise en sociologie

Décembre 2017

© Charles Lavoie, 2017

Résumé

Ce mémoire envisage la prédilection des étudiantes et étudiants québécois à occuper un travail rémunéré parallèlement à leurs études universitaires. En effet, les statistiques récentes révèlent qu'ils seraient proportionnellement plus nombreux que leurs homologues du reste du Canada dans cette situation et auraient tendance à y consacrer un plus grand nombre d'heures. Pourquoi?

Afin de répondre à cette question, la conciliation études-travail sera envisagée au-delà du nombre d'heures pouvant lui être consacré et s'attardera à mettre en relief les dispositions constitutives de ce phénomène, permettant ainsi d'exhiber la valeur ou l'importance que revêt l'une ou l'autre de ces activités. Pour ce faire, cinq facteurs susceptibles d'infléchir ces dispositions pourront être considérés : l'âge, le genre, l'origine sociale, les contraintes du programme d'études et les responsabilités que les étudiants prennent à leur charge.

Sur le plan théorique, sera mise en œuvre la notion de « disposition » que Bourdieu associe aux « attitudes, inclinations à percevoir, sentir et penser, intériorisées par les individus du fait de leurs conditions objectives d'existence et qui fonctionnent alors comme des principes inconscients d'action, de perception et de réflexion ».

L'analyse se fonde principalement sur une série d'entretiens compréhensifs et cible des étudiants et étudiantes dotés des qualités requises pour constituer des cas de figure ayant valeur d'« échantillon ». Elle s'orchestre en exhibant les valeurs expressives ou instrumentales sous-jacentes aux dispositions mises au jour dans l'intention de rendre compte la conciliation études-travail chez les jeunes québécois.

Mots-clés : Conciliation, études, travail, emploi, étudiant, Québec

Abstract

This thesis aims to suggest different reflections on the propensity of Quebecois students to have a paid job while completing their university studies. Recent statistics show that Quebecois students are more likely to take on this dual role than students in the rest of Canada, and that they also tend to devote more hours to it. Why?

To answer this question, the conciliation of studying and working will be considered beyond the number of hours that can be devoted to them and will focus on highlighting the constitutive dispositions of this phenomenon, thus making it possible to display the importance or the value of any of its activities. To do this, we must examine five elements that are likely to influence these dispositions: age, gender, social origin, the constraints of the curriculum and the responsibilities taken by students.

In this survey, the notion of "disposition" as developed by Bourdieu will be solicited in order to translate practical knowledge (mainly resulting from semi-directive interviews) into theoretical knowledge. For Bourdieu, the notion of "disposition" corresponds to "attitudes, inclinations to be perceived, felt and thought, internalized by individuals because of their objective conditions of existence and which then function as unconscious principles of action, perception and of reflection" (Bourdieu, 1980, p.88-89).

The analysis is mainly based on a series of comprehensive interviews conducted using the latest work by Elsa Ramos as reference. The students targeted for this project come from differentiated programs and hold a position that is not related to their field of study. The qualities of this sample provide a relatively diverse portrait of the student population. The dispositions that emerge from the interviews highlight the (expressive / instrumental) values that enable us to explain the phenomenon of school-work conciliation amongst young Quebecers through a sociological lens.

Keywords: Conciliation, studies, work, employment, student, Quebec

Table des matières

Résumé	i
Abstract	ii
Table des matières.....	iv
Liste des tableaux.....	vi
Liste des figures	vii
Liste des sigles.....	viii
Remerciements	ix
Introduction	1
Chapitre 1.....	4
LA CONCILIATION ÉTUDES ET TRAVAIL : ÉTAT DES LIEUX.....	4
1.1 LES ÉTUDIANTS, LES JEUNES ET LE TRAVAIL AUJOURD'HUI.....	4
1.2 L'EMPLOI EN COURS D'ÉTUDE : DE QUOI S'AGIT-IL?.....	9
1.3 LES MOTIVATIONS À TRAVAILLER DURANT LES ÉTUDES	11
1.4 LES EXPLICATIONS AVANCÉES SUR LA CONCILIATION ÉTUDES ET TRAVAIL ...	12
1.5 LA CONCILIATION SOUS L'OPTIQUE THÉORIQUE PRIVILÉGIÉE : ÉLÉMENTS DE PROBLÉMATIQUE	17
Chapitre 2.....	22
LA CONCILIATION ÉTUDE ET TRAVAIL SOUS L'OPTIQUE THÉORIQUE ET MÉTHODOLOGIQUE	22
2.1 LES MÉTHODES MISES EN ŒUVRE AUX FINS DE L'ÉTUDE.....	26
2.1.1 L'ENTRETIEN COMPRÉHENSIF	26
2.1.2 MAQUETTE D'ENTREVUE ET QUALITÉS SOCIOLOGIQUES DES SUJETS	30
2.1.3 LES MÉTHODES MISES EN ŒUVRE AUX FINS DE L'ANALYSE	32
Chapitre 3.....	35
L'ANALYSE DE LA CONCILIATION ÉTUDES ET TRAVAIL	35

3.1 CONCILIER ÉTUDES ET TRAVAIL À UN ÂGE PRÉCOCE, UN PHÉNOMÈNE GÉNÉRALISÉ.....	36
3.2 QUAND LE PROGRAMME D'ÉTUDES SUPPLANTE L'EMPLOI.....	40
3.3 ÊTRE RÉSOLUMENT DISPOSÉ À ÉTUDIER	47
3.4 QUAND L'EMPLOI PREND LE PAS SUR LES ÉTUDES.....	50
3.5 QUAND L'EMPLOI SUBORDONNE LE PROGRAMME D'ÉTUDES.....	53
3.6 ÉLÉMENTS COMMUNS, UNE SYNTHÈSE	60
3.7 IMPORTANCE DES RELATIONS NOUÉES AU TRAVAIL : UNE SIMILARITÉ CHEZ LES RÉPONDANTS	65
3.8 LES DIFFICULTÉS LIÉES À LA CONCILIATION : UNE SIMILARITÉ CHEZ LES RÉPONDANTS	68
Conclusion	75
Bibliographie	i
Annexe 1	i

Liste des tableaux

Tableau I.	11
Tableau II.	33

Liste des figures

Figure 1.....	7
Figure 2.....	8
Figure 3.....	25

Liste des sigles

A.F.E. : Aide financière aux études

F.E.U.Q. : Fédération étudiante universitaire du Québec

I.S.Q. : Institut de la statistique du Québec

I.C.O.P.E. : Indicateurs de conditions de poursuite des études

Remerciements

J'aimerais tout d'abord remercier mon directeur Jacques Hamel, sans qui ce mémoire n'aurait pu être possible. Son dévouement, sa patience et ses lectures attentives m'ont donné la confiance nécessaire afin de réaliser ce projet.

Je remercie mes collègues et amis, Ann-Julie et Simon qui m'ont accompagné dans mes moments de doute et nos pérégrinations en retraite de rédaction à la Station Biologique ont été nécessaires dans mon cheminement. Sans ces moments privilégiés de travail intense, entrecoupés de baignade au Lac Croche, je n'aurais certainement pas terminé ce mémoire à ce jour. Samantha, Laurence, William et Aziz, merci de m'avoir laissé occuper votre bureau pour mes derniers moments de rédaction.

Je voudrais également remercier ma famille qui m'a soutenu tout au long de ce processus. Véronique, Sylvain, Philippe et Jeanne, votre aide et votre soutien m'ont permis de trouver la force afin de poursuivre dans les moments les plus difficiles. Merci également à mon épouse Célia qui m'a accompagné dans cette aventure. Ses conseils et ses relectures ont été d'une aide incommensurable.

Je tiens aussi à remercier les répondantes et les répondants qui se sont prêtés au jeu de la recherche sociologique et qui ont bien voulu me partager leurs expériences précieuses.

— Merci beaucoup —

Introduction

Le présent mémoire de maîtrise cherche à comprendre la prédilection des étudiants et étudiantes québécois à occuper un emploi rétribué parallèlement à leurs études collégiales ou universitaires. Sur le sujet, les plus récentes statistiques indiquent qu'ils seraient proportionnellement plus nombreux que leurs homologues du reste du Canada à concilier études et travail et auraient tendance à y consacrer un plus grand nombre d'heures. En effet, selon la FEUQ, « le travail rémunéré en cours d'étude est une réalité contemporaine qui ne cesse de s'amplifier » et « malheureusement peu d'études ont à ce jour tenté de rendre compte de la situation au Québec (FEUQ, 2011, p.10) ». Il est donc nécessaire d'entreprendre une étude sur le sujet.

À cette fin, la conciliation études – travail est envisagée à la lumière des *dispositions* à l'œuvre chez les étudiants et étudiantes susceptibles de comprendre la valeur ou l'importance prise par l'une et l'autre de ces activités. Sous ce chef, on est en effet fondé à penser que l'emploi pendant les études se marque d'un signe positif quand il revêt une valeur supérieure à celle attribuée au programme d'études auquel on est inscrit au cégep ou à l'université. Inversement, l'emploi s'établit sous un signe négatif quand il revêt une valeur moindre que celle associée aux études. Ces dispositions sont en toute hypothèse sujettes au pouvoir d'inflexion a) de l'âge, b) du genre, c) de l'origine sociale, d) des contraintes du programme d'études et e) des responsabilités que les étudiants prennent à leur charge.

Au chapitre de la théorie, la présente recherche se basera sur la notion de « disposition » développée en sociologie par Bourdieu correspondant en bref aux « attitudes, aux inclinations à percevoir, sentir et penser, intériorisées par les individus du fait de leurs conditions objectives d'existence » qui sont susceptibles de former des schèmes générateurs de comportements réguliers. En termes analytiques, il convient de concevoir la notion de *disposition* sur deux registres différents : a) les dispositions qui se manifestent sous le coup de principes et de valeurs de nature « instrumentale » en vertu desquelles l'individu conçoit par réflexe ses activités en termes de congruence d'un moyen par rapport à une fin et b) les dispositions grâce auxquelles, par contraste, les activités se conçoivent par l'individu selon des principes et des valeurs issus de sa propre personne, mais s'imposant à lui comme un impératif.

Sur le plan méthodologique, la présente recherche se fonde sur des entrevues recueillies auprès d'un échantillon réduit de dix étudiants et étudiantes recélant les qualités requises pour saisir les dispositions susceptibles de mettre en relief la conciliation études – travail selon les facteurs ayant pouvoir d'inflexion. L'entrevue semi-dirigée, conçue sous les traits de l'entretien compréhensif, a été privilégiée afin de saisir en acte la combinaison des études avec un emploi à l'œuvre chez les étudiants ciblés. Les entrevues, dûment retranscrites, font ici l'objet d'une analyse de contenu conduite dans l'intention de cerner comment les étudiants font état des dispositions responsables du cumul études – travail et d'élaborer dans la foulée la théorie sociologique capable de les comprendre en termes de valeurs et de principes (instrumental/expressif) mis au jour selon les procédures de la théorisation ancrée développées par Glaser et Strauss. En matière technique, le logiciel Atlas.ti, a donné

corps à l'analyse, laquelle s'est opérée au fil d'une démarche itérative entre données collectées et théorie mobilisée. Cette démarche, directement inspirée de la *Grounded Theory* s'est révélée ici particulièrement propice et féconde.

Le présent mémoire, on le verra, est divisé en trois chapitres : le premier dresse l'état des lieux destiné à envisager la conciliation études – travail dans ses tenants et aboutissants; le second expose la théorie et les méthodes mobilisées pour les besoins de l'étude produite ici tandis que le troisième expose les résultats de l'analyse élaborée en conclusion sous l'optique théorique.

Chapitre 1

LA CONCILIATION ÉTUDES ET TRAVAIL : ÉTAT DES LIEUX

Ce mémoire, on l'a dit en introduction, cherche à comprendre la conciliation études-emploi en vigueur chez les étudiantes et étudiants. En effet, dans leurs rangs, travailler en cours d'étude est devenu monnaie courante. Il importe dans ce premier chapitre de faire le point sur le sujet. L'état des lieux veut montrer que cette tendance se manifeste d'une manière plus massive au Québec; les étudiants québécois ont plus tendance à concilier études et travail, ils y consacrent un plus grand nombre d'heures et occupent à un plus jeune âge leur premier emploi que dans le reste du Canada.

1.1 LES ÉTUDIANTS, LES JEUNES ET LE TRAVAIL AUJOURD'HUI

La conciliation études-travail se lie sans nul doute à la propension des jeunes à entrer en emploi à un âge de plus en plus précoce. Selon le gouvernement du Québec, « entre 1996 et 2012, le taux d'activité des jeunes de 15 à 29 ans est passé de 65,6 % à 73,5 % » (Secrétariat à la jeunesse, Québec, 2012). La tendance est analogue à la participation des femmes au marché du travail puisque « les femmes ont connu une plus grande croissance de leur taux d'activité (de 61,7 % en 1996 à 73,1 % en 2012) que les hommes (de 69,4 % en 1996 à 73,9 % en 2012), rattrapant pratiquement leur retard » (*ibid.*). Les jeunes participent donc de plus en plus au marché du travail et les

femmes en sont en partie responsables. On serait enclin à penser que la participation des femmes sur le marché du travail, doublée à l'extension du travail en cours d'études, vient en partie mettre en relief l'augmentation quantitative que l'on observe dans les statistiques les plus récentes.

Force est de constater que, au cégep ou à l'université, combiner études et travail est en passe d'être le fait de la majorité des étudiants et étudiantes inscrits à plein temps dans leurs programmes. Les données sur le sujet en témoignent éloquemment sans que les dirigeants de ces institutions parviennent à en rendre raison. En bref, à ce chapitre, les plus récentes statistiques (ISQ, 2015) indiquent que les étudiants québécois 1) seraient proportionnellement plus nombreux que leurs homologues du reste du Canada à concilier études et travail et 2) auraient tendance à y consacrer un plus grand nombre d'heures.

En effet, près de 57 % des étudiants québécois de 20-24 ans ont déclaré un emploi au cours de leurs études en 2014 tandis que dans le reste du pays, entre 30 % et 48 % de leurs vis-à-vis travaillent parallèlement à leurs études. Le taux d'emploi plus élevé des étudiantes (61 %) serait responsable de la tendance puisqu'une étudiante sur deux a occupé un emploi durant les mois d'études de la même année, un nouveau sommet depuis que les données sont compilées pour les besoins de l'*Enquête sur la population active*. Notons également que selon la FEUQ (Fédération Étudiante Universitaire du Québec), qui a réalisé plusieurs études statistiques en se basant, entres autres choses, sur les données de l'*Enquête sur la population active* de Statistique Canada, sur les études produites par l'ISQ et « [l']enquête sur les

conditions de vie des étudiants menée par le MELS (AFE, 2009) » (FEUQ, 2011, p. 20), « les étudiantes ont toujours été plus nombreuses à occuper des emplois à temps partiel que leurs homologues masculins. En 2006, elles étaient 39 p. cent à le faire, contre 35 p. cent pour les étudiants » (FEUQ, 2008. p. 25). D'autre part, la proportion des étudiants du même groupe d'âge qui au Québec travaillent plus de 25 heures par semaine concurremment à leurs études s'élève à 14 % par rapport à 9,2 % de leurs collègues canadiens.

Selon la FEUQ, 69 % des femmes et 58 % des hommes au premier cycle universitaire occupent un emploi pendant leurs études (FEUQ, 2010). Ces étudiants et étudiantes y consacrent en moyenne 18,8 heures par semaine. Cette tendance s'accroît au 2^e et 3^e cycles : ce sont 73,7 % et 71,7 % des étudiants qui cumulent activité rémunérée et études universitaires et ils y consacrent en moyenne 21,2 heures par semaine (CNCS-FEUQ, 2007). On constate que la tendance s'accroît avec le niveau d'étude : plus il est élevé, plus les étudiants y consacrent un nombre accru d'heures. De plus, « il semble que plus l'on progresse dans les études plus le taux d'emploi augmente » (FEUQ, 2011, p. 54). Bref, une différence notable se manifeste entre les cycles universitaires, mais également selon la progression dans un même cycle, « [à] titre d'exemple, un étudiant de première année de baccalauréat a moins de chances de travailler qu'un étudiant de troisième année » (*ibid.*). Selon la même étude produite par la FEUQ, « l'emploi en cours d'études n'est pas sans conséquence [et] [t]rop peu d'études ont été menées dans les universités québécoises » (*ibid.*, p. i).

Sylvie Bonin, dans le cadre d'une étude réalisée en 2007 conjointement au projet ICOPE (Indicateurs de Conditions de Poursuite des Études), révèle une tendance qui se conforme aux données soulevées précédemment. En effet, ce sont 71 % des étudiants de 1^{er} cycle qui occupent un emploi au même moment que leurs études à temps complet (voir Figure 1) et ces mêmes étudiants y consacrent en moyenne 25h/semaine (voir Figure 2).

Figure 1

Pourcentage des étudiants qui concilient études et travail

(Résultats préliminaires ICOPE 2006)

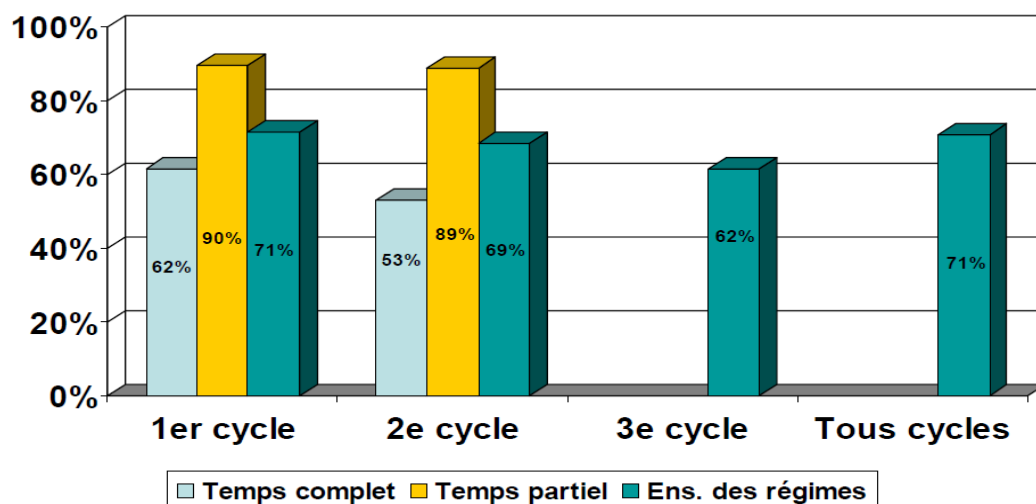
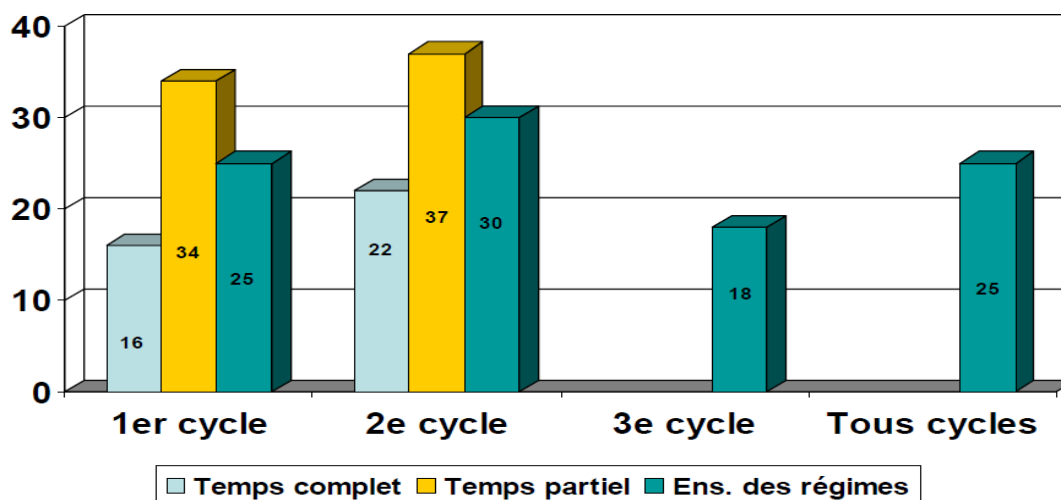


Figure 2

Nombre moyen d'heures travaillées par semaine

(Résultats préliminaires ICOPE 2006)



À ce chapitre, la proportion des étudiants qui concilient études et travail est marquée d'une différence qui se fait jour selon le cycle d'études puisque, les étudiants inscrits au deuxième cycle consacrent un plus grand nombre d'heures au travail rémunéré. Sur ce point, on est fondé à penser que, dans la plupart des programmes de 2^e et 3^e cycles, le travail en cours d'études est plus souvent qu'autrement lié au domaine dans lequel l'étudiant est inscrit. Cela permettrait de comprendre en partie cette tendance à la hausse chez les étudiantes et étudiants des cycles supérieurs.

1.2 L'EMPLOI EN COURS D'ÉTUDE : DE QUOI S'AGIT-IL?

Il importe, à ce stade, de distinguer l'emploi parallèle aux études aux autres formes de travail auxquelles sont sujets les étudiantes et étudiants durant les études. En effet, force est de constater que bon nombre d'étudiants sont en emploi dans le cadre de leurs programmes de formation au cégep ou à l'université. S'ils évoluent dans des filières dites « professionnalisantes », ils risquent en effet de travailler sous le toit d'institutions publiques ou d'entreprises dans le but d'acquérir les compétences requises pour exercer éventuellement la profession à laquelle ils se destinent au terme de leurs études. Être en emploi sous l'égide d'un programme à Polytechnique ou en médecine, par exemple, oblige les étudiants à évoluer en milieu professionnel pour mettre en pratique ce qu'ils ont acquis sur les bancs d'école et cela au cours de leur formation dans les murs de ces établissements. On peut donc voir, dans les domaines qui requièrent des qualités plus pratiques, des emplois qui s'expriment sous forme de stages rémunérés ou non. À titre d'exemple, les programmes universitaires en enseignement et en travail social sont indexés à des stages obligatoires non-rémunérés. Selon le collectif Génération Précaire, on constate même qu'en France le stage est aujourd'hui symptomatique d'une « société en crise » (Raphaël et Simon, 2006). Selon ces auteurs, en France, « [l]es stagiaires forment ainsi le nouvel avatar du travailleur précaire : ils sont sans contrat, sans salaire et sans droits » (*ibid.*, p.183). Si la situation est différente au Québec, difficile de passer sous silence les impacts des stages sur la conduite des études et plus généralement sur l'état du marché du travail québécois.

Il apparaît toutefois que, pour la majorité des étudiants salariés, l'emploi occupé ne concorde nullement avec leur programme d'études. Certes, l'emploi en cours d'études permet de développer certaines capacités utiles pour intégrer le marché du travail, mais il se lie essentiellement au domaine des services. En bref, il s'agit d'emplois temporaires, à bas salaire et suffisamment flexibles pour s'adapter à l'horaire des étudiants. En d'autres termes, ce sont des emplois *atypiques* en passe d'être l'apanage de la majorité des étudiantes et étudiants. Depuis les années 1990, au Québec, après la promulgation de la loi libéralisant les heures d'ouverture des commerces et des entreprises de service, l'emploi atypique grimpe en flèche, faisant dire à certains que « l'abondance d'emplois à temps partiel s'accompagne d'un roulement important du personnel, car les conditions de travail y sont généralement moins bonnes qu'ailleurs, la flexibilité des horaires est très appréciée des élèves et des étudiants » (Charbonneau, 2006, p. 118). Selon la FEUQ, les emplois majoritairement occupés par les étudiants s'inscrivent donc dans ce marché de l'emploi atypique de sorte que « [l]es étudiants, quant à eux, occupent presque tous un emploi atypique (96,4 %) » (voir Tableau 1) (FEUQ, 2008, p. 26). À ce chapitre, on notera qu'il est conséquemment « fréquent de voir l'essor du travail à temps partiel chez les jeunes de moins de 30 ans expliqué par l'augmentation du nombre d'étudiants dans ces groupes d'âges » (*ibid.*, p. 28). Les étudiants contribuent indéniablement à gonfler les chiffres issus des études sur l'emploi atypique puisque, selon Noiseux, « la surreprésentation des jeunes peut être constatée dans tous les segments du travail atypique [...] (et) elle tend dans l'ensemble à s'accroître » (Noiseux, 2012, p. 36).

Tableau I

Répartition des travailleurs de 15-24 ans pendant l'année scolaire selon la nature du contrat de travail et la fréquentation scolaire à temps plein, Québec, 2003

Contrat de travail	Unité	Total	Étudiant t. plein	Autres jeunes
Total	K	552,1	209,6	312,5
	%	100,0	100,0	100,0
Emplois typiques	%	40,1	3,3	64,7
Emplois atypiques	%	59,7	96,4	35,1
Temps partiel	%	50,6	94,3	21,3
Temps plein	%	9,2	2,1	13,9

Source : ISQ, Données sociales 2005, p. 139, tableau 6.9.

Ce mémoire de maîtrise, on s'en doute, exclut l'emploi en phase avec le programme d'études comme l'illustrent par exemple les apprentis sous contrat et les stagiaires en formation. La conciliation études – travail ciblée ici concerne au premier chef la combinaison de ces deux activités sans que l'une et l'autre aillent forcément de pair. Les « petits boulots » occupés par les étudiantes et étudiants québécois, qui « sont généralement sans lien avec les études entreprises » (Cohen-Scali, 2010, p. 50), seront l'objet principal de ce mémoire.

1.3 LES MOTIVATIONS À TRAVAILLER DURANT LES ÉTUDES

La décision de travailler en cours d'études est largement motivée par « les besoins financiers (coût des études, aide financière, aide parentale), le profil socioéconomique des parents, la motivation, la confiance en soi et l'engagement face aux études, la situation sur le marché du travail et la disponibilité des emplois ainsi que par les possibilités académiques » (*ibid.*). Plusieurs éléments sont donc à l'œuvre lors de la

décision d'occuper un emploi au même moment que ses études, cependant, selon une enquête sur la condition de vie des étudiants, « un peu plus de la moitié des étudiantes et des étudiants trouvent difficile ou très difficile la conciliation travail-études, soit 67,0 % des bénéficiaires et 48,0 % des non-bénéficiaires [de l'aide financière octroyée par le gouvernement] » (AFE, 2013, p. 43). Ce constat est frappant lorsque l'on sait qu'une majorité d'étudiants occupent un emploi en cours d'études et que cette tendance « est généralement guidé[e] par la subsistance économique » (FEUQ, 2011, p. i). Selon l'enquête sur la condition de vie des étudiants et étudiantes, 90 % de ces derniers utilisent leurs revenus sous quatre grands chefs : « le logement et la nourriture (29,4 %), les frais de scolarité de même que le matériel et les livres scolaires (23,2 %), les loisirs et les sorties (19,1 %) ou les frais de transport (18,8 %) » (AFE, 2013, p. 57). Si on soustrait le 19,1 % des étudiants et étudiantes enclins à affecter une partie de leur revenu pour *les loisirs et les sorties*, on constate que la majorité des 71,4 % d'étudiants allouent leurs revenus aux dépenses destinées à subvenir à leurs besoins élémentaires comme c'est apparemment le cas pour les étudiants et étudiantes inscrits à l'université.

1.4 LES EXPLICATIONS AVANCÉES SUR LA CONCILIATION ÉTUDES ET TRAVAIL

Selon les études produites sur le sujet au Québec (Roy, 2008 et 2015) comme en France (Beffy *et al.*, 2009; Grelet, 2011) et aux États-Unis (Scalon, Rowling et Weber, 2007), le travail parallèle aux études représente effectivement un apport non

négligeable permettant aux étudiants de financer leurs études, d'améliorer sensiblement leurs conditions de vie, d'acquérir une certaine autonomie financière vis-à-vis de leurs parents et de développer la fierté d'être rémunéré pour leur travail personnel. Sur cette base, ces enquêtes s'emploient essentiellement à envisager la conciliation études et travail en termes de nombre d'heures consacrées à l'une et l'autre activité par semaine, d'organisation du temps, d'impact du travail salarié sur la réussite ou sur la poursuite des études, etc. En effet, Jacques Roy, pour ne citer que cet auteur, s'emploie à montrer dans ses enquêtes que travailler tout en étudiant n'est pas « en soi contre-indiqué pour les étudiants pendant l'année scolaire à condition de ne pas excéder un certain seuil d'heures par semaine » (Roy, 2008, p. 503). Cette enquête démontre que, pour les cégépiens, travailler plus que 25 heures par semaine fait significativement chuter la moyenne scolaire : « [...] c'est véritablement à compter de ce seuil critique de 25 heures sur une base hebdomadaire et combiné avec d'autres facteurs identifiés plus haut que le travail rémunéré peut exercer une influence négative » (*ibid.*, p. 514).

D'autres enquêtes font état que l'âge se révèle facteur d'emploi parallèle aux études : « plus l'étudiant vieillit, plus le nombre d'heures qu'il travaille est grand » (FEUQ, 2011. p.76).

Le genre vient aussi jouer d'influence, puisque comme il a été mentionné plus haut, les femmes, par rapport aux hommes, représentent une proportion grandissante des étudiantes et étudiants qui occupent un emploi (FEUQ, 2010). Il faut également noter qu'elles « ont un taux d'emploi de 1,2 fois supérieur à celui des hommes »

(FEUQ, 2011, p. 52). Cependant, « les hommes ont un rythme de travail un peu plus intense que les femmes travaillant en moyenne 1,4 heure de plus par semaine » (*ibid.*, p. 76).

D'ailleurs, « [l]es étudiants en provenance de familles plus démunies travaillent un peu plus que les autres [...] » (*ibid.*, p. 77). Ces étudiants « travaillent plus d'heures, pour un revenu moindre, et dans des emplois davantage liés à un allongement des études » (*ibid.*, p. 107). Il faut également mentionner que « les étudiants de milieux plus favorisés ou qui changent de région allongent moins fréquemment leurs études » (*ibid.*, p. 106). L'origine sociale a donc un pouvoir d'inflexion en la matière.

Les exigences et contraintes des programmes d'études jouent également d'influence sur la détention ou non d'un emploi parallèle aux études (Millet, 2003). En effet, les filières disciplinaires engendrent des obligations — liées au contexte pédagogique, au rythme des apprentissages, etc. — propres à former des « matrices socialisatrices » (Lahire, 1997) responsables d'« habitus disciplinaires » (Le Gall et Soulié, 2005) auxquels se plient consciemment ou non les étudiants (Fernex et Lima, 2016).

Les obligations et les responsabilités, d'ordre économique ou familial, entrent finalement en ligne de compte à ce chapitre (Jellab, 2011). En effet, Jellab illustre, dans son ouvrage *Les étudiants en quête d'université : une expérience scolaire sous tension*, que les étudiants français sont de plus en plus confrontés à des difficultés lors de leurs parcours. La condition étudiante qu'il définit comme étant « l'ensemble des contraintes et des ressources que l'individu mobilise ou peut mobiliser dans le

construction de son parcours scolaire » (Jellab, 2011, p. 57), est de plus en plus tributaire des responsabilités que les étudiantes et étudiants prennent à leur charge.

Force est de constater que plusieurs enquêtes, particulièrement au Québec, s'emploient à montrer combien le nombre d'heures consacrées à l'emploi occupé parallèlement aux études est susceptible d'entraver la progression dans le cursus, voire de compromettre la réussite des programmes auxquels s'inscrivent les étudiants au cégep et à l'université. Or, à notre sens, cette explication, pour éclairante qu'elle soit au premier abord, ne saurait suffire.

Afin de compléter les enquêtes précédemment évoquées, il importe d'apporter certaines nuances : peut-on penser que les étudiants attribuent une large place au travail dans leur emploi du temps avec d'autres motifs que de gagner l'argent requis pour remédier aux tensions budgétaires auxquelles ils sont confrontés, ou pour s'adonner à un mode de consommation moins adapté à leur condition d'étudiants qui suivent une formation par nature non rémunérée? Ou est-ce que l'emploi en cours d'études, pour beaucoup d'étudiants et d'étudiantes, n'est pas aujourd'hui une *obligation* qui les contraint à condenser leur temps afin d'agencer l'un à l'autre?

En la matière, les analyses continues de l'OVE en France (Galland, 2011) et celles conduites à l'échelle européenne sous la gouverne du Working Lives Research Institute (Clark et Contrepois, 2012) révèlent une nette différenciation sociale du travail étudiant, non seulement en matière de durée, mais aussi du type d'emploi exercé. Elles mettent également au jour les *visées* distinctes en vertu desquelles les étudiants décident de travailler parallèlement à leurs études (Pinto, 2014). En effet,

elles révèlent par exemple qu'à mesure que les étudiants avancent en âge et dans leur cursus, leur activité salariée s'intensifie (en nombre d'heures) et complète davantage leurs études, voire les prépare à des emplois qualifiés (Béduwé et Giret, 2016). Bref, dans ce cas, l'emploi fait office de *tremplin* pour exercer la profession à laquelle prépare le programme d'études. Par contraste, l'emploi parallèle aux études, lorsqu'il paraît plus propice pour acquérir des qualifications que le programme suivi, devient éventuellement un vecteur d'insertion en emploi, ou le facteur en vertu duquel l'étudiant envisage un changement de cursus afin d'obtenir les qualifications et donc le titre nécessaire à l'exercice de la profession en question.

Par ailleurs, l'emploi, s'il devient durable, peut progressivement prendre la place des études, miner l'intérêt envers le programme suivi, au point d'entraver le cursus, certes, mais également de piéger l'étudiant dans un « petit boulot » aux perspectives de promotion et d'enrichissement réduites et marqué au coin de l'incertitude et de la précarité quant à l'insertion en emploi. La situation se répercute sur le statut que l'étudiant se reconnaît lui-même — étudiant ou salarié? — et sur le caractère provisoire et instrumental attribué au départ à l'emploi occupé concurremment aux études. D'autre part, les ratés connus dans le programme d'études peuvent faire miroiter l'emploi salarié comme une planche de salut du fait qu'il offre la sociabilité et la reconnaissance absentes du cadre d'études. Ici, loin de faire office de socialisation préprofessionnelle à des emplois qualifiés, le travail en marge des études peut se révéler le prélude à une certaine précarité professionnelle.

1.5 LA CONCILIATION SOUS L'OPTIQUE THÉORIQUE PRIVILÉGIÉE : ÉLÉMENTS DE PROBLÉMATIQUE

À la lumière de ces constats, il importe donc d'envisager la conciliation études – travail par delà la question du nombre d'heures qui leur est consacré en cherchant à exhiber les *dispositions* à l'œuvre chez les étudiants et étudiantes susceptibles de mettre au jour la valeur ou l'importance prise par l'une et l'autre de ces activités. Sous ce chef, en s'inspirant de l'enquête de Mercure, Vultur et Fleury (2012) sur l'*ethos* du travail chez les jeunes, on est fondé à penser que l'emploi pendant les études se marque d'un signe positif quand il revêt une valeur supérieure à celle attribuée au programme d'études auquel on est inscrit à l'université. Inversement, l'emploi s'établit sous un signe négatif quand il revêt une valeur moindre que celle associée aux études.

Sur ce fondement, on peut poser en toute hypothèse :

- a) que les études ont valeur positive en vertu des opportunités qu'elles font miroiter par rapport à l'emploi qui, par conséquent, se révèle à ce stade un moyen utile pour gagner l'argent dont on a besoin pour étudier;
- b) que les programmes d'études ont valeur positive chez les étudiants quand ils concordent avec leurs dispositions difficilement conciliables avec l'emploi occupé en parallèle;

c) que les études ont une moindre importance quand les programmes auxquels sont inscrits les étudiants correspondent peu ou pas à leurs dispositions susceptibles d'être en harmonie, partiellement ou totalement, avec l'emploi;

d) que l'emploi concurrent aux études prend valeur positive en vertu de l'opportunité qu'il représente dans l'esprit des étudiants de mettre éventuellement en œuvre les connaissances et compétences issues des programmes d'études auxquels ils sont inscrits à l'université sans avoir mené leur formation à terme.

Dans ce mémoire de maîtrise, l'analyse cherchera donc à cerner les dispositions susceptibles de mettre en lumière le partage des études avec le travail par delà l'emploi du temps consacré par les étudiants et étudiantes à l'une et l'autre de ces activités. On se penchera, entre autres choses, sur le pouvoir d'inflexion des parents sur les étudiants enclins à occuper un emploi parallèlement à leurs études afin d'éclairer leurs rapports à l'argent, aux études et au travail rémunéré générés par les dispositions à l'œuvre. L'analyse englobe également les responsabilités que les étudiants et étudiantes prennent à leur charge lorsque, par exemple, s'ajoutent à leurs horaires des tâches associables au bénévolat pour des organismes ou des associations étudiantes. Elle cherchera dans la foulée à savoir si les étudiants travaillent pour subvenir véritablement à leurs besoins immédiats, l'emploi occupé se révélant ainsi une « activité de nécessité » par contraste à un choix délibéré et volontaire. En effet, selon Henri Eckert, l'emploi étudiant correspond à une *activité de nécessité* du fait que, contraints de vivre par leurs propres moyens, les étudiants vont révéler que l'autonomie n'est plus la raison principale qui les motive à travailler. Ainsi, lorsque

ces derniers vivent indépendamment du « milieu familial », c'est la nécessité financière qui prime : « [...] lorsqu'ils se sont éloignés du milieu familial, les jeunes ne sont plus que 27 % à désigner l'autonomie financière comme motif principal pour lequel ils occupent un emploi salarié et sont, en revanche, plus de la moitié -53 %, soit environ deux fois plus — à déclarer que la nécessité d'assurer leur subsistance en est la raison primordiale » (Eckert, 2009, p. 252). Selon notre auteur, il paraît paradoxal qu'un étudiant affirme occuper un emploi pour faire preuve d'autonomie puisque celui-ci, déterminant l'emploi du temps, risque de la compromettre. Par conséquent, « le désir d'autonomie manifesté par les jeunes n'est pas vraiment le motif de l'injonction [à travailler], il en constitue plutôt l'objectif, la justification, sinon le principe de légitimation. Tandis que l'injonction véritable est injonction à s'engager dans le travail salarié, en l'occurrence pendant le temps des études » (*ibid.*, p. 253). L'emploi étudiant se révèle de la sorte un petit boulot utile pour « fournir la main-d'œuvre qui fait défaut sur le marché du travail tout en permettant aux jeunes d'avoir accès, pour les uns, aux consommations indispensables à leur existence quotidienne, qu'ils doivent s'assurer eux-mêmes, pour les autres, aux diverses consommations de confort dont ils rêvent, mais que leurs familles ne peuvent garantir » (*ibid.*). En somme, l'emploi parallèle aux études se conçoit chez lui sous deux chefs : d'un côté, « [l]'incitation à consacrer une partie du temps disponible à un travail salarié en échange d'une autonomie financière d'autant plus valorisée qu'elle permet l'accès à des consommations spécifiques » et de l'autre côté, « [la] pression sociale pour l'exercice d'une activité à travers la valorisation, dans le *curriculum vitae*, des périodes de travail effectuées en parallèle avec les études » (*ibid.*, p. 258).

Si l'on admet que nombre d'étudiants et d'étudiantes ne sont pas éligibles aux prêts et bourses¹ et de surcroît ne bénéficient d'aucune aide financière des parents, ils se voient obligés de travailler parallèlement aux études afin de ne pas s'endetter à un âge précoce. L'emploi étudiant correspond donc ici à une *obligation* s'imposant chez ces derniers. Le travail étudiant peut également devenir un moyen qui trouve sa valeur au cours des études collégiales, voire en fin d'études secondaires, et cela d'autant qu'il offre à la clé l'expérience du marché du travail et la capacité à vivre par soi-même.

À cet égard, Vanessa Pinto note pertinemment que « l'emploi étudiant peut être analysé comme un espace de socialisation, parallèle à l'institution scolaire, où s'acquièrent techniques et savoir-faire, et surtout comme un espace où se renforcent et/ou s'intériorisent un *ethos* – variant selon les secteurs d'activité – et, de façon plus générale, des dispositions professionnelles » (Pinto, 2014, p. 3). Elle renchérit en ajoutant que l'emploi étudiant « constitue une forme d'initiation à la condition salariale et offre donc un terrain privilégié pour observer la formation, au double sens du terme, d'une main-d'œuvre à la fois spécifique et socialement différenciée » (*ibid.*, p. 3-4). Sous cette optique, l'expérience du travail au moment des études forme des dispositions qui « peuvent être envisagées comme autant d'*apprentissages du salariat*, c'est-à-dire comme des processus différenciés d'intériorisation de dispositions professionnelles et d'initiation aux classements du marché du travail au cours d'une phase biographique où coïncident acquisition de titres et accès à des

¹ Octroyés par l'Aide Financière aux Études (AFE)

postes (même provisoires) et où, par tâtonnement et au fil des explorations successives, s'ajustent entre elles positions et dispositions » (*ibid.*, p. 4-5). À nos yeux, lesdites dispositions sont susceptibles de concurrencer la conduite des études, voire les valeurs attachées au fait d'étudier. En effet, ces dispositions, qui peu à peu se cristallisent, jouent d'influences sur les valeurs accordées au travail rémunéré et aux études.

Chapitre 2

LA CONCILIATION ÉTUDE ET TRAVAIL SOUS L'OPTIQUE THÉORIQUE ET MÉTHODOLOGIQUE

Au chapitre de la théorie, le présent mémoire se fonde sur la notion de « disposition » développée en sociologie par Bourdieu afin de concevoir la notion d'habitus propre à sa théorie. En bref, chez cet auteur, l'*habitus* désigne un « système de dispositions ouvert, sans cesse affronté à des expériences nouvelles et donc sans cesse affectées par elles » (Bourdieu, 2015, p. 374). Par différence, la *disposition* correspond aux « attitudes, aux inclinations à percevoir, sentir et penser, intériorisées par les individus du fait de leurs conditions objectives d'existence » (Bonnewitz, 2009, p. 60) qui — amalgamées à l'habitus — sont susceptibles de former des schèmes générateurs de comportements réguliers sous les traits a) de l'*ethos*, c'est-à-dire les principes ou les valeurs à l'état pratique et b) de l'*hexis* qui se manifeste dans les postures corporelles et intellectuelles sur le coup de réflexes. Aux yeux de Bourdieu (1992, p. 24), les dispositions sont plus ou moins plastiques puisque, associables à des tendances qui peuvent être fortes ou faibles, « elles inclinent sans nécessiter ». À cet égard, l'*ethos* s'exprime dans les termes de la connaissance de soi et « du monde social dans lequel l'individu s'insère » associé au *sens pratique* conçu comme notion dispositionnelle par excellence. En effet, le *sens pratique* « est ce qui doit être supposé pour expliquer que, sans calcul préalable, l'agent agit dans certains cas “comme il faut”, fait “la seule chose à faire” tandis que dans d'autres, en agissant

par lui-même, produit des anticipations correctes de son propre chef» (Bourdieu, 1980, p. 84).

Sur le plan analytique, il convient, pour Lahire (2013), de concevoir la notion de *disposition* sur deux registres différents : a) les dispositions qui se manifestent sous le coup de principes et de valeurs de nature « instrumentale » en vertu desquels l'individu conçoit — par réflexe — sa pratique en termes de congruence d'un moyen par rapport à une fin et b) les dispositions grâce auxquelles, par contraste, la pratique se conçoit par l'individu selon des principes et des valeurs issus de sa propre personne, mais s'imposant néanmoins à lui comme un impératif auquel il doit se soumettre. Les dispositions conçues par Lahire sous ces deux aspects correspondent chez Bourdieu (2015, p. 232) aux « deux dimensions de l'habitus : l'“inclination” et la “capacité de” ».

Au vu des plus récentes enquêtes sur les étudiants, réalisées au Québec comme en Europe et aux États-Unis (Gauthier *et al.*, 2004; Roudet et Galland, 2005; Scalón, Rowling et Weber, 2007), on est fondé à penser que les dispositions sont sujettes au pouvoir d'inflexion a) de l'âge, b) du genre, c) de l'origine sociale, d) des contraintes du programme d'études et e) des responsabilités que les étudiants prennent à leur charge. La présente étude cherche à mettre au jour et à mesurer le pouvoir d'inflexion de ces facteurs sur les *visées* distinctes en vertu desquelles les étudiants décident — ou non — de travailler parallèlement à leurs études. En bref, selon ce qui a été précédemment décrit, la conciliation études - travail se forme vraisemblablement sous l'une ou l'autre des dispositions suivantes : 1) le programme d'études revêt toute son

importance et sa valeur aux yeux de l'étudiant de sorte que l'emploi exercé en parallèle se subordonne aux études, tout en étant susceptible de faire office de tremplin pour intégrer le marché du travail selon des principes et des valeurs qui apparaissent résolument son fait; inversement 2) l'emploi prend progressivement importance et valeur par rapport au programme d'études et par conséquent subordonne les études au travail sous les traits de la congruence entre moyen et fin. Dans cette voie, l'analyse veut d'abord mettre au jour le pouvoir d'inflexion des facteurs responsables des *visées* en vertu desquelles les étudiants consentent à partager leurs études avec l'emploi.

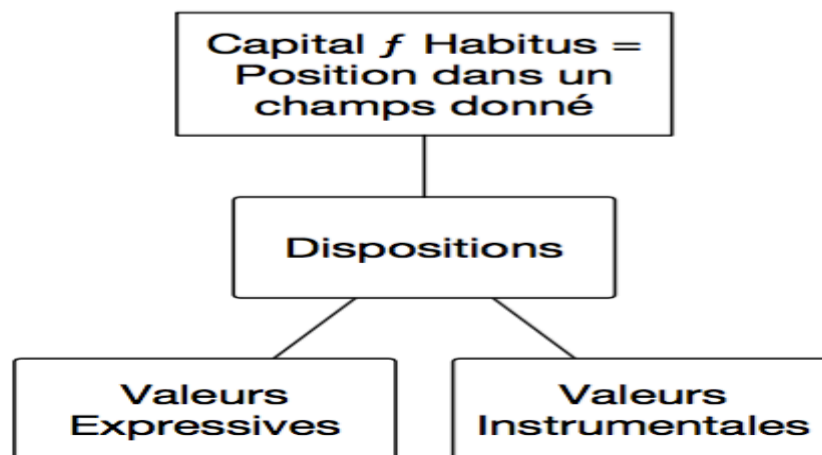
Sur l'élan, il importe ici de se pencher sur la distinction entre valeurs dites *instrumentales* associées à un moyen par rapport à une fin et souvent liées à une « finalité économique et matérielle » (Côté, 2013, p. 182) et *expressives*, « principalement [liées à] une source de réalisation et de définition de soi » (*ibid.*), que Jürgen Habermas s'est employé à distinguer sur le plan théorique. Selon lui, les valeurs axées sur la rationalité instrumentale « réalise[nt] des objectifs définis dans des conditions données et met[tent] en œuvre des moyens qui sont adéquats ou inadéquats par rapport aux critères d'un contrôle efficace par la réalité » (Habermas, 1973, p. 22). Les valeurs expressives donnant corps à la rationalité expressive, par contraste, « se conforment à des normes en vigueur qui définissent des attentes de comportements réciproques et doivent être nécessairement comprises et reconnues par deux sujets agissants au moins » (*idem*). Selon lui, les valeurs instrumentales se manifestent pour « combler des besoins tandis que les valeurs expressives manifestent les qualités personnelles des individus et leur sentiment d'appartenance à

un ensemble qui peut prendre la forme de la communauté ou de la société » (*ibid*, p. 78).

Suite à ce bref exposé théorique, on est fondé à penser que les dispositions à l'œuvre chez les étudiants et les étudiantes sont sujettes aux pouvoirs d'inflexions des éléments mentionnés précédemment et que ces dispositions se comprennent également à la lumière des considérations théoriques d'Habermas sur les valeurs instrumentales et expressives. En effet, on est porté à croire qu'elles viennent en quelque sorte compléter la notion de disposition telle que définie par Bourdieu. Sous ce chef, il nous est alors possible de disposer ces notions sous forme de schéma ce qui facilitera l'interprétation, la compréhension et l'analyse.

Figure 3

LES VALEURS SOUS L'OPTIQUE THÉORIQUE PRIVILÉGIÉE



Comme on peut le voir dans le schéma ci-dessus, l'individu est donc doté d'un capital en fonction de son habitus qui le positionne dans un champ donné et le

dispose à agir dans un certain sens. Ces dispositions ne sont pas définitives et sont donc sujettes au changement. Habermas vient alors compléter en ajoutant que ces dispositions se comprennent également selon deux processus de rationalisation que représentent les valeurs instrumentales et les valeurs expressives. Cette schématisation nous donnera les pistes nécessaires à l'analyse des entretiens réalisés aux fins de ce mémoire.

2.1 LES MÉTHODES MISES EN ŒUVRE AUX FINS DE L'ÉTUDE

Sur le plan méthodologique, le présent mémoire mobilise des méthodes de recueil et d'analyse qualitatives susceptibles de percer à jour le sens que les étudiants confèrent à leur emploi en cours d'études en vertu duquel se forment les dispositions. Ces dernières donnent corps aux valeurs recherchées en vue de savoir si elles sont de nature instrumentale ou expressive.

2.1.1 L'ENTRETIEN COMPRÉHENSIF

L'entretien compréhensif a été privilégié dans le cadre de l'enquête conduite auprès des individus ciblés aux fins de celle-ci. À ce chapitre, « l'entretien sociologique a pour objectif de recueillir des informations, des savoirs, des vécus en lien avec un thème, avec une question sociologique » (Ramos, 2015, p. 7). Cette méthode de recueil se révèle propice pour accéder aux « informations » utiles

permettant de saisir le sens à l'œuvre dans les motivations des étudiants à travailler parallèlement à leurs études. Elle permet en l'occurrence de « [...] mettre au jour la complexité des pratiques sociales les plus ordinaires des enquêtés, celles qui vont tellement de soi qu'elles finissent par passer inaperçues, celles qu'on croit "naturelles" parce qu'elles ont été naturalisées par l'ordre social : pratiques économiques, alimentaires, scolaires, culturelles, religieuses ou politiques, etc. » (Beaud et Weber, 2003, p. 9). En termes opératoires, l'entretien compréhensif « [...] emprunte d'abord aux diverses techniques de recherche qualitative et empirique, principalement aux techniques ethnologiques de travail avec des informateurs (Kaufmann, 2011, p. 10) » grâce auxquelles l'objet qu'on cherche à connaître se conçoit en vertu d'un procédé discursif. C'est une manière de construire son objet de recherche dans un processus itératif « entre le terrain et la théorie » (Ramos, 2015, p. 10). Sous ce chef, l'entretien compréhensif porte parfaitement son nom puisqu'« [i]l faut le comprendre ici au sens wébérien le plus strict, c'est-à-dire quand l'intropathie n'est qu'un instrument visant l'explication, et non un but en soi ou une compréhension intuitive qui se suffirait à elle-même » (Kaufmann, 2011, p. 11). On entend ici par *intropathie*, la capacité du chercheur à réfléchir le sujet à l'étude du point de vue d'autrui, en d'autres termes, la compréhension que le chercheur se fait de son sujet d'étude « doit faire surgir autrui dans son altérité, et pour cela une reviviscence par "intropathie" (*Einfühlung*), qui suppose en tout cas, sinon une identité, du moins une certaine affinité avec autrui est nécessaire » (Léger, 1986, p. 883). Il appert ainsi que l'entretien compréhensif fait office de cheville ouvrière de l'étude puisque « [l]'objectif est de mettre en exergue le travail d'élaboration et de

définition progressive de l'objet de recherche qui n'est défini et définitif qu'arrivé à saturation analytique, c'est-à-dire au point final des analyses et de leur rédaction » (Ramos, 2015, p. 9). La *saturation analytique* se comprend également comme une redondance dans les données analysées. En effet, dans le cadre de cette recherche, ce qui a marqué la fin de la rédaction du chapitre d'analyse est lorsqu'une saturation ou une redondance des données analysées s'est manifestée.

Afin de se conformer aux objectifs sous-jacents à la méthode, il a paru utile de conduire au préalable des entretiens exploratoires au moyen desquels ont pu être saisies les catégories pratiques mises en œuvre par les sujets de l'enquête pour rendre compte, dans leurs propres mots, des motivations qui président à l'emploi parallèle aux études. Ces entretiens exploratoires ont également donné corps au guide d'entretien qui s'est vu parfaire au fil des entretiens et tout au long du processus de cueillette de données.

Dans la perspective de la *Grounded Theory* chère à Barney Glaser et Anselm Strauss, l'entretien compréhensif devient en quelque sorte le pivot de cette entreprise destinée « [...] en sociologie à traiter les données de recherche, pour fournir des modes de conceptualisation en vue de décrire et d'expliquer [...] » (Glaser et Strauss, 2010, p. 85). Selon eux, en effet, « [...] il n'existe pas de meilleure approche que la découverte initiale et systématique de la théorie à partir des données d'une recherche » (*ibid.*, p. 86). En bref, dans cette voie, « théoriser ne signifie pas viser la production de la grande théorie à laquelle tous rêvent [...]. C'est dégager le sens d'un évènement, c'est lier dans un schéma explicatif divers éléments d'une situation, c'est

renouveler la compréhension d'un phénomène en le mettant différemment en lumière » (Paillé, 1994, p. 149).

Il appert en ce sens que les catégories à l'œuvre dans les réponses données aux questions posées recèlent en réalité la connaissance pratique de nos interlocuteurs qui donne acte au fait qu'ils détiennent un emploi parallèlement à leurs programmes d'études. Sous cette optique, Kaufmann illustre de manière éloquente de quelle façon l'entretien compréhensif peut s'avérer un outil parfaitement adapté à cette tâche.

« La démarche compréhensive s'appuie sur la conviction que les [humains] ne sont pas de simples agents porteurs de structures, mais des producteurs actifs du social, donc des dépositaires d'un savoir important qu'il s'agit de saisir de l'intérieur, par le biais du système de valeurs des individus; elle commence par l'intropathie. Le travail sociologique toutefois ne se limite pas à cette phase : il consiste au contraire pour le chercheur à être capable d'interpréter et d'expliquer à partir de données recueillies. La compréhension de la personne n'est qu'un instrument : le but du sociologue est l'explication compréhensive du social » (Kaufmann, 2011, p. 24).

Sur fond de l'entretien compréhensif, les sujets de l'enquête ne sont nullement considérés comme simples « émetteurs d'informations », mais bien des « êtres symboliques et sensés » qui expriment librement leurs raisons et leurs « représentations » en répondant aux questions qui leur sont posées dans cette intention.

En termes pratiques, l'entretien compréhensif se manifeste sous la forme d'une discussion entre deux individus « orienté[s] à la fois par le vécu de la personne dépositaire du savoir et par les relances, les remarques, les hypothèses du chercheur » (Ramos, 2015, p. 14) capables de donner acte à « un échange semblable à une

conversation » qui permet une co-construction où chacun des participants en ressort, ne serait-ce que minimalement, influencé par la rencontre : « [...] cette interaction est partie prenante même de la construction de l'objet de recherche » (*ibid.*).

2.1.2 MAQUETTE D'ENTREVUE ET QUALITÉS SOCIOLOGIQUES DES SUJETS

L'entrevue, sous forme d'entretien compréhensif se fonde sur une maquette ou un schéma destiné à baliser l'échange entre les interlocuteurs en présence et à l'axer vers l'objet à saisir en termes pratiques. En d'autres mots, ceux d'Elsa Ramos, il fait office de « fil rouge » surgi « [d]ès les premiers questionnements, qui dessinent des hypothèses, des choix à faire et le chercheur est mis d'emblée dans la posture d'une *certaine* analyse » (Ramos, 2015, p. 19). Selon Beaud et Weber, formuler les questions constitutives d'un schéma d'entrevue permet de « reconstitue[r] des chaînes de pratiques et interroge[r] les pratiques les plus ordinaires des agents sociaux les plus ordinaires qui servent de support aux réalités institutionnelles et sociales et qui peuvent, de ce fait, être analysées comme des révélateurs. Un bon objet offre des réponses à plusieurs questions théoriques, il fait voir des correspondances inaperçues » (Beaud, Weber, 2003, p. 46).

Sur cette base, il importe ensuite de déterminer les qualités recherchées chez les individus susceptibles de collaborer à l'enquête, en l'occurrence les étudiants et étudiantes sollicités pour connaître les raisons et les motivations en vertu desquelles ils concilient, tant bien que mal, l'emploi avec leurs programmes d'études. À cette

fin, « il s'agit de restreindre les caractéristiques qui font varier les profils des personnes interrogées. Ne définir que [...] [quelques] dimensions de variation permet de délimiter un objet de recherche » (Ramos, 2015, p. 24). Selon les facteurs d'inflexion susceptibles d'éclairer l'emploi parallèle aux études, les qualités des candidats à la présente enquête se fondent sur a) l'âge, b) le genre, c) l'origine sociale, d) les contraintes du programme d'études et e) les responsabilités que les étudiants prennent à leur charge. Sur ce fond, le tableau de la page trente-trois décrit brièvement les caractéristiques associables à l'un ou l'autre des étudiants et étudiantes qui ont bien voulu collaborer à la présente étude (voir Tableau II).

La représentativité de l'échantillon des étudiants et étudiantes ciblés pour les besoins de l'enquête a essentiellement trait aux qualités associées à l'un et l'autre en fonction des facteurs d'inflexions susceptibles de rendre compte en toute hypothèse de la combinaison des études avec le travail. Elle se conçoit également à la lumière de la redondance des propos tenus en entrevue sur laquelle se fonde le principe de la saturation empirique qui, selon Alvaro Pirès, « désigne alors le phénomène par lequel le chercheur juge que les derniers documents, entrevues ou observations n'apportent plus d'informations suffisamment nouvelles ou différentes pour justifier une augmentation du matériel empirique » (Pires, 1997, p. 67). Il ajoute sur le sujet que « la saturation est moins un critère de constitution de l'échantillon qu'un critère d'évaluation méthodologique de celui-ci » (*ibid.*). En d'autres termes, la saturation empirique ne repose nullement sur le nombre d'entretiens déterminé au préalable, mais celui-ci se fixe au fil des entrevues réalisées dans le jeu de l'enquête. Le

principe de saturation vaut pour ce qui concerne le nombre d'entrevues, mais s'applique également pour ce qui a trait à leur durée.

2.1.3 LES MÉTHODES MISES EN ŒUVRE AUX FINS DE L'ANALYSE

L'analyse exposée dans le prochain chapitre s'orchestre en partie dans la perspective de la *Grounded Theory* conçue à leur époque par Glaser et Strauss. Sous l'égide de cette méthode, l'analyse se conçoit en termes opératoires selon les différentes étapes décrites succinctement par Blais et Martineau : « [...] Préparer les données brutes [...], procéder à une lecture attentive et approfondie [...], procéder à l'identification et à la description des premières catégories [...] et poursuivre la révision et le raffinement des catégories [...] » (Blais, Martineau, 2006, p. 6-8). Ces étapes permettent de « développer un ensemble de nouvelles catégories à l'intérieur d'un modèle qui résume et donne un sens aux données brutes (réduites) » (*ibid.*, p. 8) en ayant soin de « conserver le sens qu'ont ces extraits dans le contexte de l'entretien [...] » (Ramos, 2015, p. 101). À cet effet, l'analyse se forme au gré de la lecture et de l'annotation des entretiens dans leur totalité en vue de « dégager des sous-thèmes dans les thèmes et des sous-sous-thèmes dans les sous-thèmes jusqu'à l'épuisement de toutes les idées contenues dans les premières boîtes » (*ibid.*, p. 105). On entend par boîtes les catégories qui émergent lors du codage et qui s'affinent tout au long du processus.

Tableau II

QUALITÉS DES PARTICIPANTS À L'ENQUÊTE

Prénom	Âge	Origine sociale	Programme	Statut Responsabilité
Sylvie	28	Moyenne très élevée	DESS en Gestion Culturelle	Réceptionniste dans une clinique d'ostéopathie Bénévole pour un festival d'art
Dominic	22	Moyenne élevée	Baccalauréat en Génie de la construction	Animateur en camp de jour Assistant professeur
Jocelyne	26	Moyenne	Majeure en Criminologie	Placière au Centre Bell
Julie	24	Moyenne élevée	Stratégie de production médiatique et culturelle	Serveuse dans un restaurant
Justin	21	Moyenne	Baccalauréat en Sociologie	Aide serveur Travaille dans un organisme de coopération internationale (été)
Laurie	23	Moyenne	Baccalauréat en Sociologie	Assistante gérante dans une boutique de vêtement
Martine	23	Moyenne élevée	Baccalauréat en Sociologie	Guide animatrice chez Hydro-Québec
Michelle	22	Moyenne basse	Baccalauréat en Linguistique et Littérature	Serveuse dans un restaurant Tutorat au Cégep
Olivier	25	Moyenne élevée	Baccalauréat en Design de l'environnement	Commis dans un Café autogéré Vendeur dans une papèterie
William	22	Moyenne élevée	Baccalauréat en Psychologie et Sociologie	Vendeur, conseiller-vendeur et technicien dans un magasin de tennis spécialisé

Les opérations de l'analyse conduite dans cette voie ont été réglées grâce au logiciel ATLAS.ti à l'aide duquel ont d'abord été formés des codes et des catégories qui ont donné corps à l'analyse. En s'inspirant de l'analyse par théorisation ancrée telle que proposée par Paillé, on peut déceler « six grandes étapes » (Paillé, 1994, p. 153) :

« [I]l s'agit de la *codification*, qui consiste à étiqueter l'ensemble des éléments présents dans le corpus initial, de la *catégorisation*, où les aspects les plus importants du phénomène à l'étude commencent à être nommés, de la *mise en relation*, étape où l'analyse débute véritablement, de l'*intégration*, moment central où l'essentiel du propos doit être cerné, de la *modélisation*, où l'on tente de reproduire la dynamique du phénomène analysé, et enfin de la *théorisation*, qui consiste en une tentative de construction minutieuse et exhaustive de la "multidimensionnalité" et de la "multicausalité" du phénomène étudié » (*ibid.*).

Atlas.ti est donc un outil privilégié afin de bien organiser les données recueillies lors des entretiens. En effet, la manière dont est construit ce programme permet de coder les verbatim dans leur entièreté, de catégoriser ces mêmes codes venant affiner le sens que peut englober un code, les mémos que l'on peut écrire en marge, au fur et à mesure que l'analyse avance, permettent de mettre en relation et d'intégrer le sens que revêtent les codes initiaux. Par la suite, il est beaucoup plus facile de se retrouver dans les verbatim afin de modéliser et de théoriser. On le répète, le terme théoriser ne renvoie pas ici à la création d'une grande théorie à vocation explicative, mais bien une mise en relation des théories déjà existantes et des échos qu'elles font résonner dans les données à l'étude.

Chapitre 3

L'ANALYSE DE LA CONCILIATION ÉTUDES ET TRAVAIL

L'analyse, on l'a mentionné précédemment, a pour objet les dispositions responsables de la tendance à partager un emploi parallèlement à leurs programmes d'études. Dans cette perspective, il s'agit de mettre au jour les valeurs instrumentales et expressives des répondants qui ont bien voulu partager leur expérience lors des entretiens. Les hypothèses soulevées précédemment pourront alors être mises en relation avec ce qui a été recueilli en entretien et les pouvoirs d'inflexions également mentionnés précédemment.

En effet, selon les cas, selon les opportunités qu'elles offrent, les études prennent ainsi une valeur positive et, de ce fait, relèguent l'emploi parallèle à un moyen de gagner l'argent dont on a besoin pour étudier. De la même façon, les programmes d'études ont valeur positive chez les étudiants quand ils concordent avec leur disposition, étrangères à l'emploi occupé en parallèle. *A contrario*, chez certains étudiants, les études peuvent revêtir une importance moindre lorsque les programmes auxquels ils sont inscrits correspondent peu ou en partie avec leurs dispositions. Ces dernières pourraient alors concorder de manière plus prégnante avec l'emploi. Dans le même ordre d'idée, l'emploi peut prendre le pas sur les études lorsqu'il représente une opportunité de mettre en pratique les connaissances et compétences issues des programmes d'études auxquels ils sont inscrits dans le cadre de leur emploi.

La première partie de cette analyse vise à comprendre l'importance que représente le travail pour les répondants et répondantes. Selon ce qui a été recueillie, l'âge précoce à laquelle ils commencent à travailler et à concilier semble être significatif dans cette perspective. D'ailleurs, une entrée hâtive sur le marché de l'emploi rime souvent avec conciliation, et ce, tout au long du cursus scolaire. La deuxième partie de l'analyse, qui comprend les points 3.2 à 3.5, porte sur la vérification des hypothèses selon le matériau recueillie lors des entretiens. La troisième partie de l'analyse, comprenant les points 3.6 à 3.8, synthétise les similarités et les dispositions saillantes qu'il nous a été possible de déceler dans les discours des répondants. Ces derniers points nous permettent donc de nuancer et mettre en perspective les hypothèses. En effet, ce mémoire s'inscrit d'abord et avant tout dans un désir de compréhension des motivations des répondants à étudier tout en travaillant ou à travailler tout en étudiant. Les hypothèses soulevés précédemment viennent en quelque sorte baliser les résultats émergents des entretiens, mais ne sont en aucun cas des cadres rigides. Il faut les comprendre comme une typologie des profils typiques, mais qui est non exclusive et s'agencant avec les similarités qui ont émergé lors des entretiens.

3.1 CONCILIER ÉTUDES ET TRAVAIL À UN ÂGE PRÉCOCE, UN PHÉNOMÈNE GÉNÉRALISÉ

Force est de constater que travailler parallèlement aux études répond chez nos interlocuteurs à une pression, voire à une obligation, qui s'est manifestée à un âge

précoce. Pour Jocelyne, par exemple, occuper un emploi en marge de ses études correspondait à une espèce d'injonction de ses parents pour qu'elle puisse acquérir son autonomie sous les traits de dispositions à être responsable d'elle-même sur le plan financier, certes, mais en affichant cette qualité personnelle d'être apte à vivre indépendamment de ses parents.

« Moi j'ai une famille que tu dois commencer à travailler et à payer tes trucs, parce que rendu à cet âge-là tu commences à sortir et à dépenser pour des niaiseries, tu vas dans les partys, etc. Mes parents ne voulaient pas payer pour ça, mon linge des trucs de même. C'était mon choix aussi, j'avais vraiment le goût de commencer à travailler, ils ne m'ont pas forcé, j'aurais pu ne pas travailler, mais tous mes amis commençaient à travailler et à un moment donné tu as le goût ».

Sur le coup, concilier études et travail, à un jeune âge, obéit à ce pouvoir d'inflexion des parents, certes, mais également des amis sans que, chez les uns et les autres, cela ne soit perçu comme étant nuisible à la réussite des études ni à leur bon déroulement du fait que le « petit boulot » ne signifie en rien l'entrée dans le marché de l'emploi. C'est une initiation au travail et un apprentissage de certaines normes propres à ces types d'emploi. Les premiers « petits boulots » à temps partiel ont de fait une importance moindre à long terme, mais représentent quand même un apprentissage des normes liées à ces emplois.

Aux yeux de Laurie, travailler en marge des études se révélait, tout compte fait, le moyen requis pour accéder à un mode de consommation auquel ses parents se montraient réfractaires d'entrée de jeu :

« Moi j'ai commencé à travailler quand j'avais 14 ans dans un petit restaurant et j'habitais encore chez mes parents. Je travaillais un week-end sur deux, c'était super le fun, c'était vraiment pour me faire l'argent de

poche avec lequel je pouvais aller au cinéma et vraiment avoir une petite indépendance de mes parents parce que ça m'agaçait vraiment, j'avais de la difficulté... c'est comme si j'avais des goûts... je ne sais pas si c'est parce que j'avais des goûts particuliers ou j'avais envie de faire des trucs avec lesquels mes parents n'étaient pas d'accord ».

Il appert, sur cette base, que travailler parallèlement aux études est vu d'un bon œil à un âge précoce, dès l'école secondaire, et se révèle chose courante chez nos interlocuteurs. En effet, tous les participants à l'étude ont occupé un emploi dès le secondaire. Sylvie travaille depuis qu'elle à 16 ans et ce « toujours au moins une dizaine d'heures par semaine », Dominic a également occupé son premier emploi à 16 ans dans un camp de jour. Le premier emploi de Michelle et de Justin était de « passer les publisacs ». Olivier travaillait pour sa part comme « *baker* chez Tim-Horton » tandis que William, en emploi à 15 ans, travaillait à l'entretien des terrains de tennis voisins du chalet où il allait tous les étés avec ses parents. Quant à Julie et à Martine, le gardiennage d'enfants fait office du premier emploi occupé durant la période des études secondaires.

Sur le sujet, plusieurs motifs entrent en ligne de compte. Les pressions des parents sont parfois responsables de la décision d'occuper un premier emploi, bien qu'en majorité ils voient d'un mauvais œil le fait de combiner études et travail. Selon Laurie, sans y être forcé, décrocher un emploi en cours d'étude a surtout trait au pouvoir d'achat dont elle est susceptible de bénéficier.

« 14-15 ans c'est une phase que t'es comme en transition constamment, je n'avais pas le goût de me priver et c'était moi là, je l'assumais complètement. Même mes parents étaient comme : "C'est un peu tôt pour travailler" pi j'étais comme : "non c'est moi qui a le goût d'aller au cinéma deux fois par semaine et d'aller manger une poutine pi de m'acheter une nouvelle sacoche". [...] Et à cause de ça j'ai commencé à

travailler et j'ai vraiment aimé ça. [...] Comme je te dis je n'ai manqué de rien ici, mes souliers étaient plus bon mes parents m'en rachetaient, mais c'est parce que je voulais une autre couleur, je voulais des trucs, je voulais faire des activités, j'ai commencé à travailler à cause de ça ».

En dépit de la réticence de ses parents, Laurie décide de travailler parallèlement à ses études pour s'initier au marché du travail dans l'intention d'avoir le revenu requis pour atteindre le niveau de consommation propre à l'adolescence. Le travail parallèle aux études devient chez elle une prédilection sans toutefois compromettre les valeurs qu'elle consent au fait d'étudier. L'une et l'autre des activités semblent chez elle au diapason. Cela n'est manifestement pas le cas chez William comme en fait foi cet extrait d'entrevue.

« Je ne travaillais pas pendant l'école au secondaire/cégep, parce que je me faisais pas mal d'argent l'été, je l'économisais et ça me durait. J'étais chez mes parents aussi, ce n'était pas si mal. C'est sur qu'il y a eu un peu de conflits au terrain de tennis alors j'ai travaillé comme serveur dans un restaurant et en même temps au terrain de tennis et dans un IGA pendant un mois à peu près, les trois en même temps c'était assez bordélique (rire) ».

Selon ses dires, l'emploi en cours d'études a débuté seulement à l'université, avant cela, c'est l'été qu'il occupait une grande partie de son temps à travailler. Combiner trois « petits boulots » s'est manifesté, non sans mal, comme une manière de gagner suffisamment d'argent pour le reste de l'année. Il faut dire qu'il a habité chez ses parents jusqu'à temps qu'il commence l'université. La nécessité financière n'était donc pas le motif de l'injonction à travailler, mais bien accéder à un mode de consommation et développer une certaine autonomie financière à l'égard de ses parents.

3.2 QUAND LE PROGRAMME D'ÉTUDES SUPPLANTE L'EMPLOI

Sur le plan analytique, la conciliation études-travail se conçoit en toute hypothèse selon la valeur conférée aux études par contraste à l'emploi comme en fait foi la conception que Jocelyne nourrit sur le sujet. En effet, elle ne se fait pas faute d'admettre à cet égard :

« Je dirais un emploi étudiant, mais en même temps, c'est une job que beaucoup de gens occupent depuis longtemps, ça fait 35 ans qu'ils travaillent là comme deuxième job. Je suis encore à l'étape de voir si ça va être ça pour moi ou si c'est plus une job étudiante qui fonctionne parfaitement avec l'école, parce que ce n'est pas trop demandant, je n'ai pas beaucoup d'heures, je ne finis pas trop tard, je ne commence pas trop tôt et ça fonctionne parfaitement, mais je ne pense pas que je vais rester là 35 ans, mais peut-être, c'est vraiment pour que je sois capable de payer mes factures bien franchement, parce que je suis en appartement toute seule et je n'ai vraiment pas le choix ».

À ses yeux, en effet, son programme d'études supplante le travail occupé en parallèle, reconnaissant du même souffle que, avoir le choix de ne pas travailler pendant les études, elle sauterait sur l'occasion en avouant sans hésitation que : « Honnêtement si c'était possible, ouais. Je suis certaine que j'aurais des meilleurs résultats, parce que ce n'est pas que c'est une job exigeante et extrême, mais ça vient quand même... lorsque tu pars dans quelque chose (lié à l'école) et que tu dois partir travailler, tu n'as pas le choix. Ça coupe un peu ton... [élan]. »

En d'autres termes, le travail représente dans son esprit une distraction par rapport à ses études, puisqu'il compromet la rigueur dont elle est capable dans la conduite de son programme d'études et des travaux afférents. Elle poursuit sur la lancée : « Tu

connais sûrement du monde qui vont à l'école et qui ne travaillent pas, on dirait que ça l'air le fun. Ça l'air bien, tu as plus de temps pour tes trucs (scolaires), mais cela n'arrivera pas (rire) ». Si elle est au fait que l'argent qu'elle gagne en travaillant lui est utile pour mener à bien ses études, Jocelyne souhaiterait éventuellement se délester de son emploi afin de se consacrer à ses études, sans pouvoir envisager sérieusement cette velléité. Elle doit effectivement y renoncer du fait que, vivant seule en appartement, elle doit payer son loyer par ses propres moyens. Elle s'astreint néanmoins à étudier en vertu du pouvoir d'inflexion de ses parents. « C'est sûr que les études viennent avant le travail, mais c'est ça que je me suis fait dire toute ma vie, c'est ça que mes parents m'ont inculqué là, que tes études passent avant tout ». Ses dispositions à l'égard des études, sous le coup de l'autorité des parents, font que réussir son programme a valeur d'obligation à laquelle elle ne peut nullement se soustraire.

Il en va de même pour Sylvie pour qui, sujette à la tutelle des parents, eux-mêmes enclins à valoriser les études, « tu n'es rien dans la vie si tu ne fais pas d'études ». Il n'était pas pensable de ne pas entreprendre des études tant résonne chez elle la conception de ses parents selon laquelle « [...] les études c'est la clef du succès, en tout cas chez nous il y a cette espèce de mentalité là ». Dans ces conditions, impossible pour elle de faire fi de l'importance des études universitaires, car « ce n'était pas une option, pour moi, pour mes parents, juste pour nous en général, ce n'était juste pas une option ».

Sous ce chef, les études ont valeur obligatoire à laquelle elle s'est pliée de bon gré, car « pour moi c'était important et dans la famille c'était extrêmement important aussi, mais ce n'était pas tant une pression parce que je suis vraiment heureuse dans le cadre de l'institution universitaire, c'est vraiment quelque chose qui me rend tout simplement heureuse ». Force est de constater ici que Sylvie manifeste des dispositions à l'égard des études grâce auxquelles étudier a valeur positive tandis que l'emploi conduit en parallèle est relégué au second plan.

Justin affiche une conception analogue en déclarant sans hésiter : « Je n'ai aucun intérêt à travailler à part que pour l'argent, donc du moment que je peux moins travailler, j'essaye le plus possible ». Le travail fait office de moyen utile pour gagner l'argent dont il a besoin pour étudier, néanmoins, si on lui donnait l'occasion de ne pas travailler durant les études, il ne se ferait pas faute d'occuper un emploi : « Je travaillerais, mais je choisirais mon emploi, je ferais quelque chose qui m'intéresse et ça ne me dérangerait pas d'être sans emploi pendant longtemps ». Il est enclin à partager études et travail pour peu que l'emploi ne vienne en aucun cas compromettre la réussite de son programme d'études. Sous la couleur de valeurs expressives, les études viennent au premier rang par rapport à l'emploi, choisi pour être au diapason des études. En toute hypothèse, si ne pas travailler en cours d'études paraît idéal, combiner l'une et l'autre activités ne pose pas problème puisque, à ses yeux, l'emploi peut concorder avec les études s'il est choisi en conséquence. Cependant, il ajoute par la suite :

« L'obligation de travailler des fois je trouve ça hyper-difficile. Combiner les études et travailler et être stressé financièrement, parce que même si tu

essayer de te dire le plus souvent que ce n'est pas grave, c'est un mal à faire et qu'il ne faut pas se restreindre à cause de ça, mais ça joue quand même, ça t'influence dans ta manière d'étudier ou d'organiser tes horaires d'étude et de travail. [...] Moi je pensais entrer à l'université et être beaucoup moins stressé, mais finalement je me suis rendu compte que ce n'est pas vraiment ça. On arrive proche de la fin de session et je ne suis pas anxieux, mais je pense à beaucoup de choses, j'essaye de tout planifier, je veux vraiment que tout soit parfait et je me rend compte qu'il y a pleins d'imperfections et que c'est difficile de tout gérer ça, je n'ai pas nécessairement tous les outils pour le faire ».

La conciliation études et travail représente pour Justin un exercice de haute voltige dans l'emploi de son temps, suscitant stress et tension lorsque l'argent fait défaut.

« Ça tourne souvent autour de l'argent, je ne pensais pas que ça allait être autant présent. Je trouve qu'elle (sa condition étudiante) est trop dépendante de ma situation financière, c'est trop présent dans mes réflexions. [...] C'est pas supposé prendre cette place là et je ne peux même pas m'imaginer... moi je suis dans une situation financière quand même confortable, je ne me plains pas, mais je n' imagine même pas quelqu'un que ses parents lui donnent zéro et qu'il n'a pas d'aide financière aux études ».

Car, pour lui, la période des études se marque au coin de la précarité et de l'incertitude financière. Sous une optique instrumentale, travailler se révèle le *moyen* par excellence pour pouvoir continuer à étudier. En bref, il se voit contraint de travailler pour acquitter le prix de ses études et occuper un « petit boulot » s'impose à lui avec la force de la nécessité et de l'utilité.

Il en va de même pour Martine puisque, pour elle, les études viennent en premier par rapport au travail occupé en parallèle : « Les études c'est vraiment important aussi, plus important que le travail, si j'avais à hiérarchiser les deux, pour moi c'est vraiment vraiment important, j'aime vraiment ce que je fais là. [...] Ça représente ce que je veux faire plus tard ». Les opportunités que les études font miroiter prennent

une valeur positive par rapport à l'emploi. De surcroît, ses dispositions à l'égard des études s'enracinent dans les obligations faites par les parents.

« Je réussissais [à l'école], parce que justement je le savais que pour eux c'était important. Je voulais leur montrer que j'étais capable, que j'étais bonne, c'est pour ça que je me forçais vraiment et je pense que c'est encore un peu le cas même si je dis : ''ha je le fais pour moi! '' je le sais qu'inconsciemment je veux qu'ils soient fiers de moi et je vais leur montrer que je suis capable d'avoir des bonnes notes ».

Martine se conforme sans rechigner aux règles en vigueur dans les établissements fréquentés pour étudier, mais le pouvoir d'inflexion des parents a joué sans conteste dans ses dispositions à l'égard des études. Sous le coup de valeurs instrumentales, de moyen par rapport à une fin, Martine s'est fait un devoir de performer, de toujours décrocher de bonnes notes et de briller en classe afin de réussir tout en développant les qualités susceptibles de lui permettre de s'épanouir et d'exprimer sa propre personnalité.

« À chaque étape, c'était tout le temps vraiment important, j'ai l'impression qu'ils n'avaient même pas besoin de le dire pour savoir que c'était important, je pense qu'ils nous l'avaient juste inculqué quand on étaient petits. Et après ça, les emplois qui étaient valorisés par mon entourage, par mes parents, ma famille proche, mes amis, c'était tout le temps des domaines qui demandaient des études universitaires. Pour nous, ça faisait du sens d'aller à l'université, parce que ce que l'on visait c'était ça ».

Elle renchérit en soulignant que le fait d'être femme a joué d'influence sur ses parents qui, inconsciemment ou non, ont fait pression pour qu'elle performe et réussisse ses études. En effet, « ils ont vraiment plus mis l'accent sur ma sœur et moi que sur mon frère dans la réussite [...]. Oui j'ai ça sur le cœur, le fait qu'ils ont vraiment mis l'accent sur moi et ma sœur et que nous l'avons intégré depuis qu'on est

jeune, il faut bien faire nos affaires, il faut être organisées ». Le genre a ainsi pouvoir d'inflexion sur la réussite des études et ce pouvoir s'est répercuté sur la *visée* sous-jacente au partage des études et du travail chez Martine. À ce chapitre, elle avoue que « pour moi ce n'était pas tant une nécessité, je l'ai fait parce que quand j'étais plus jeune mes parents m'ont dit : “va travailler”, mais là présentement, pourquoi est-ce que j'occupe un emploi? C'est parce que j'ai des dépenses, un appartement et des frais. C'est pour ça que je travaille en ce moment, mais je n'ai pas toujours eu ces responsabilités ». Force est donc de conclure ici que le genre des enfants a joué dans l'esprit des parents quant à l'importance que sont susceptibles de prendre les études et le travail en parallèle.

Pour Michelle, les études ont, de la même manière, valeur positive en considération des opportunités qu'elles représentent à ses yeux. Quant à son emploi, il tient lieu de moyen mobilisé afin de combler l'argent qu'il lui reste à amasser pour « boucler le mois ». « Je suis éligible aux prêts et bourses, ça c'est bien, ça me fait un bon revenu, mais ce n'est pas un revenu qui est assez suffisant pour que j'aie juste ça donc je travaille en même temps ». Elle considère son emploi comme le moyen nécessaire pour remédier aux tensions budgétaires auxquelles elle doit suppléer : « Ça représente vraiment un emploi d'étude, en même temps j'adore le milieu de la restauration [...] mais ça représente quand même un emploi d'étude ». Toutefois, pour cette dernière, les carences dans ses ressources financières s'expliquent par sa propension à consommer des « biens de luxe ».

« C'est aussi moi qui décide d'avoir un appartement dans St-Henri qui a de l'allure, c'est moi qui décide d'avoir internet sur mon cellulaire, c'est

moi qui décide d'avoir internet haute vitesse. Peut-être que ça serait suffisant [les prêts et bourses] si j'habitais dans Côte-des-Neiges dans un bloc appartement proche de l'UdeM à quatre personnes, que justement je n'avais pas de données sur mon cellulaire, peut-être que j'en aurai assez avec les prêts et bourses, mais j'ai envie de vivre ce mode de vie là, donc je travaille en même temps ».

L'origine sociale jouerait ici d'influence puisque Michelle, on l'a noté, est issue d'un milieu social moins nanti. Elle est par conséquent sensible au « prix des choses » et ajoute en ce sens : « Je pense que c'est du luxe, mais je pense que je ne serais pas heureuse si ce n'était pas comme ça, parce que si j'habitais Côte-des-Neiges je pendrais pas mon vélo l'été, parce que *fuck off* monter la côte jusqu'à l'UdeM à chaque jour. Toutes mes activités seraient moins accessibles, mon chum habite Hochelaga, oublie ça faire tout ce chemin là ». On pourrait penser que ce qui est chose courante chez les étudiants apparaît chez elle comme du luxe. « Une fois que tu as un certain mode de vie ça ne te tente pas de le *downgrader*, je ne suis pas la personne qui dépense le plus non plus, mais je suis partie un mois en voyage l'année passée, je mange quand même bio, je fais de l'escalade à chaque semaine, du yoga à chaque semaine, on peut dire que c'est du luxe (rire) ». Sa conception du luxe semble toutefois monnaie courante dans les rangs étudiants. En effet, être étudiant aujourd'hui se paie à prix fort et ce qu'elle considère du luxe peut paraître pour d'autres comme une nécessité. S'adonner à des pratiques sportives régulièrement, habiter un appartement convenable, à proximité du centre-ville, pour profiter des activités sociales et culturelles et posséder un téléphone intelligent avec données internet n'a rien de singulier chez les étudiants.

Dans un autre ordre d'idée, selon Michelle, même si elle ne sait pas encore quel emploi elle veut occuper dans le futur, les études ont valeur positive par rapport à son emploi actuel, puisqu'elles incarnent les opportunités qui lui permettront d'obtenir un emploi en concordance avec ses aspirations :

« Dans mon emploi c'est sûr que je m'investis moins, je vais au travail et après ça je n'y pense plus, tandis que dans mes études, je vais à mes cours, mais il y a beaucoup de travail en dehors des cours, c'est plus un investissement, je sais que c'est plus dans cette voie-là que je veux travailler plus tard, c'est clair que c'est plus important ce que j'apprends présentement à l'école que ce que j'apprends au restaurant, parce que je sais que c'est moins ça qui va me servir à long terme ».

Les études prennent ici une valeur instrumentale sous le signe de l'utilité. Elles font office de moyen pour atteindre une fin ou un but à long terme. Elle voit également ses études comme un « investissement » qui, par définition, lui permettront de faire fructifier les efforts qu'elle fournit en ce moment.

3.3 ÊTRE RÉSOLUMENT DISPOSÉ À ÉTUDIER

A contrario, les programmes d'études ont valeur positive chez les étudiants quand ils concordent avec leurs dispositions difficilement conciliables avec l'emploi occupé en parallèle comme l'illustre le cas d'Olivier. Étudiant en design de l'environnement, dans un programme qu'il juge extrêmement exigeant, il se voit souvent contraint d'abandonner ses « petits boulots » pour se consacrer à ses études, faute de quoi il serait sujet à l'échec. « Je suis retourné dans le réseau des cafés. J'ai travaillé à temps plein pour l'été dans un café-boulangerie. Encore là, ça n'a pas duré super longtemps,

parce que quand l'école a commencé, j'ai décidé de prendre ça tranquille et me concentrer sur mes études ». Sa décision de ne pas travailler parallèlement à ses études est une éventualité que nombre d'étudiants ne peuvent se permettre, mais pour lui, renoncer à son emploi afin de se consacrer à ses études correspond au *moyen* approprié pour les réussir. Il a toutefois pu œuvrer dans un café présent dans les murs de son établissement et, de ce fait, harmoniser l'une et l'autre de ses activités en ayant le pouvoir de diminuer ses heures de travail aux moments jugés opportuns.

« J'ai commencé ça en première année, une quinzaine d'heures au salaire minimum avec quelques avantages, comme la bouffe au prix du *cost*. Ça aidait pas mal pour les lunchs c'était pas cher, pas besoin de sortir dans les restos. J'ai fait de la gestion, de la comptabilité et de la vente. Ça m'a aussi permis de moins travailler durant certaines sessions. Je pense qu'à un moment donné j'étais rendu à 5 h de travail sur le plancher, plus la gestion qui était dans mon cas rémunéré, j'étais le seul à la comptabilité vu que c'est une job un peu plus chiant (rire). [...] Ça faisait peut-être un total de 8 h c'était comme la moitié, j'avais coupé la moitié pour terminer mon bac ».

La conciliation études et travail se conçoit chez Olivier sous le signe de l'emploi marqué au coin de valeurs instrumentales; l'emploi est de ce point de vue instrumentalisé de sorte qu'il peut à tout moment être mis au rancart. En effet, pour ce dernier, pas question de mettre en péril ses études en occupant un emploi étudiant, lequel lui permet seulement de « boucler les fins de mois » pour ensuite être mis en veilleuse. En revanche, les études revêtent leur importance pour la raison que la filière disciplinaire dans laquelle il évolue, le design de l'environnement, le contraint à être studieux. « Pour moi c'est super important [les études]. Clairement ma grosse priorité. C'est aussi une passion, je pense qu'en architecture tu ne peux pas faire du 75 h/semaine si tu n'aimes pas ça. C'est vraiment... on se dévoue à ça, ça occupe tout

notre temps. On se retrouve avec nos amis dans ce domaine là, on néglige un peu les sphères extérieures, la famille, les amis, d'autres activités extérieures, faire du sport, bien manger (rire) ». Son programme d'études est à ses yeux réputé exigeant de sorte que s'y inscrire répond à une passion en vertu de laquelle il est susceptible de développer ses qualités personnelles sous l'égide de valeurs expressives. « On se retrouve dans une espèce de petite bulle à part, ce qui est bon, mais il faut savoir doser, parce que cela peut devenir malsain. Mais c'est super triquant aussi, [...] on est plein de gens créatifs qui se font demander de créer et de résoudre des problèmes vraiment stimulants. C'est ça, c'est vraiment une passion d'abord et avant tout ». Sur le plan théorique, les propos cités ici font état d'une espèce d'habitus disciplinaire exprimable sous les traits de valeurs expressives manifestant la « passion » que représente son programme d'études. Il ne se fait pas faute de souligner que ses parents ont largement contribué à donner corps à ses dispositions à l'égard des études :

« Je viens d'une famille scolarisée, donc c'est valorisé. Une famille d'enseignants aussi donc les études supérieures sont valorisées pour éventuellement aussi enseigner. C'est une avenue que je pense prendre. On m'a encouragé à étudier dans quelque chose que j'aime, justement pour qu'un travail ne soit pas nécessairement un travail, même si certaines parties demeurent un peu moins plaisantes et qu'on se force pour les faire, mais si j'aime mon travail, je vais faire quelque chose que j'aime plus que juste un boulot. C'est dans cette perspective-là qu'il fallait que je pousse pour que ce soit agréable et que je réussisse. Pour des perspectives d'avenir ».

Ses parents, il en est conscient, ont grandement participé à la formation des dispositions nécessaires pour la poursuite de ses études et de l'importance qu'elles revêtent dans sa vie. De ce fait, à ses yeux, il a été poussé à étudier dans quelque

chose qu'il « aime » et le programme dans lequel il est actuellement inscrit correspond parfaitement à ce qualificatif. Étudier dans un domaine qu'il « aime » lui permettra, par le fait même, de trouver un emploi dans lequel il aura plus de facilité à mobiliser l'énergie nécessaire pour atteindre les objectifs qu'il se fixe. Dans ses mots, « faire quelque chose que j'aime » lui permettra de faire « plus que juste un boulot », en d'autres termes, étudier dans un domaine qu'il apprécie l'autorisera à trouver un emploi en concordance avec ses dispositions et à déployer les efforts nécessaires. De plus, de manière similaire à Michelle, les « perspectives d'avenir » que fait miroiter son programme d'études lui concèdent une valeur positive par rapport à l'emploi occupé en parallèle.

3.4 QUAND L'EMPLOI PREND LE PAS SUR LES ÉTUDES

Sur le plan analytique, Laurie, illustre le cas de figure selon lequel les études ont une moindre importance quand les programmes d'études correspondent peu ou pas aux dispositions partiellement ou totalement en phase avec l'emploi. En effet, pour cette dernière, l'emploi occupé parallèlement aux études représente la sécurité financière dont elle a besoin pour avoir l'esprit en paix d'une part et, d'autre part, les compétences nécessaires à un futur emploi :

« Le service à la clientèle, le contact humain, la communication c'est quelque chose que inévitablement je sais que je vais faire dans mon travail plus tard, je sais pas qu'est-ce que ça va être encore, mais je sais que je vais devoir être en contact constant avec les gens et c'est sur que c'est enrichissant, [...] mais comme je te dis ce n'est pas ça qui va intellectuellement me mettre au défi à chaque jour, c'est quelque chose de

rassurant pour moi en ce moment, parce que j'ai de la facilité et j'aime ça ».

Dans cette voie, les études représentent à ses yeux le moyen utile pour atteindre une fin. L'emploi qu'elle occupe en ce moment risque de changer, mais les compétences acquises grâce à son « petit boulot » ont dans son esprit une valeur égale à celles qu'elle acquiert à l'université. Si, actuellement, elle se voit obligée de travailler parallèlement à ses études, faute de ressources financières, elle occuperait néanmoins un emploi sans y être contrainte. « Je suis obligée de travailler, je suis obligée ouais. Sinon, si c'était juste de moi bien franchement, je ferais beaucoup moins d'heures, parce qu'avec l'école je commence à trouver ça *rushant* ». Elle avoue que concilier emploi et études n'est pas une mince affaire puisque, dans son cas, travailler revêt son importance :

« Avec plus de responsabilités en gestion, j'ai l'impression qu'il faut tout le temps que je sois là un peu, mais en même temps je me dis : "voyons casse toi pas la tête c'est ton travail étudiant!", mais j'ai beaucoup de misère à faire cette distance-là et de décrocher. C'est niaisieux, on a un système qui est sur l'ordinateur et qui est un peu comme un Facebook de travail. Des fois je suis en cours et je vais le voir, c'est comme ça rentre dans mon quotidien et ça, je trouve ça *rushant*, parce que c'est mon équipe là, quand ils ont des questions des trucs comme ça ».

La conciliation expérimentée par cette dernière s'inscrit exactement dans la flexibilisation du travail. Effectivement, son emploi est présent même lorsqu'elle est dans ses cours universitaires et, dans ses mots, « ça rentre dans mon quotidien » reflète parfaitement l'importance que revêt son travail et le temps qu'elle y consacre même lorsqu'elle est en cours.

« Je trouve que tu apprends beaucoup sur le terrain, énormément là. Tu es face à des problématiques que tu n'as pas quand tu lis des livres à l'école et que tu fais un résumé de lecture, par exemple, mais je ne trouve pas qu'il y a une hiérarchisation, je trouve ça quand même nécessaire dans notre génération d'avoir un background scolaire. Je trouve ça important d'avoir un background scolaire même si c'est en construction ou en *whatever*, je trouve qu'il faut aller apprendre certains trucs et des fois le marché du travail c'est s'arrêter à ce que tu connais ».

« Le terrain », ici désigné par l'emploi, a valeur égale avec le savoir acquis à l'université. Cependant, pour cette dernière, certains apprentissages se forment exclusivement au fil des études, d'où la valeur accordée à cette dernière activité. Elle reconnaît certes la valeur des apprentissages acquis dans le marché du travail, mais elle nuance en avouant que les études représentent pour elle un type d'apprentissage qui ne pourrait pas se développer ailleurs. Voilà pourquoi il importe pour elle « d'avoir un *background* scolaire » ou, en d'autres mots, d'avoir un diplôme en main. Il est donc requis pour Laurie d'étudier du fait que les connaissances et compétences acquises à l'université représentent les atouts qui lui seront utiles éventuellement. En outre, dans son cas, la composition de ses horaires s'établit de manière à ne pas nuire à ses études au profit de l'emploi qu'elle occupe en parallèle : « Je joue beaucoup avec mes horaires, ça fait comme deux ans que j'arrive à avoir deux cours par jour. J'ai juste deux journées d'école, avec deux cours chaque ». Son programme d'études, en termes de choix de cours, se conçoit délibérément pour suivre quatre cours en deux jours de manière à avoir une marge de manœuvre dans son emploi du temps pour travailler et pour prendre congé : « J'avais eu un peu de misère, parce que j'avais juste une journée de congé par semaine et là je trouvais ça difficile. Cette année j'ai mis mon pied à terre et j'ai dit : "je vais peut-être faire plus d'heures, mais

je veux absolument avoir deux journées de congé de suite”, parce que là je trouvais ça difficile ». Son horaire paraît chargé, mais elle s’alloue néanmoins deux jours de répit pour pouvoir conjuguer sans mal études et travail. Le *moyen* mobilisé, à savoir la constitution d’un horaire où l’une et l’autre des activités revêtent une importance égale, peut se comprendre à la lumière des valeurs instrumentales qui d’une certaine manière *colonisent* les valeurs expressives. Ainsi, on est fondé ici à penser que le temps accordé aux études est tributaire du temps qu’elle consacre à son travail. Cependant, elle semble consciente que l’importance qu’elle accorde au travail peut être nuisible pour ses études :

« J’avais de la difficulté à mettre mes priorités à la bonne place et je le savais que je ne passais pas assez de temps à l’école et que j’étais trop là (au travail). [...] Le travail te font vraiment confiance et ils te le disent et là tu as comme une certaine importance, pas nécessairement une notoriété, mais ils trouvent que c’est important que tu sois là et en même temps c’était de ne pas trop décevoir. Ça a été *rushant*, ça été difficile, parce que j’aimais ce que je faisais, j’étais comme : “non, non, je ne suis pas assez souvent à l’école” je pense que c’est ça que j’ai trouvé le plus difficile, de faire école-travail et de tracer la ligne ».

En prenant acte qu’elle accordait trop de temps à son travail par rapport à ses études, cela lui a permis d’équilibrer sensiblement le temps consacré à l’une et l’autre des activités.

3.5 QUAND L’EMPLOI SUBORDONNE LE PROGRAMME D’ÉTUDES

L’analyse révèle d’autre part que l’emploi concurrent aux études prend valeur positive en vertu de l’opportunité qu’il représente dans l’esprit des étudiants de mettre

éventuellement en œuvre les connaissances et compétences issues de leurs programmes d'études sans avoir mené leur formation à terme. C'est le cas de William pour qui les études permettent d'acquérir les compétences nécessaires dans le but d'obtenir un emploi en concordance avec ses dispositions. Pour ce dernier, la période d'études correspond tout compte fait à un moment privilégié pour apprendre une « méthode » qui pourra être utile dans le futur.

« C'est un peu l'idée d'étudier pour avoir une bonne job, un bon salaire et tout ça, mais c'est sûr que pour moi ça ne représente pas juste ça. Ce n'est pas juste ça, c'est un apprentissage. Même si tu ne travailles pas... comme mon père même s'il ne travaille pas en histoire, il nous a toujours dit : "la méthode". Tu apprends à l'université, peu importe ton domaine, tu apprends à travailler et ça te donne une base pour travailler dans n'importe quoi après. Je le vois aussi comme ça, une opportunité de savoir et de connaître comment travailler, comment avoir des bases dans d'autres domaines... la connaissance, ouvrir ses portes, ses horizons ».

Si William n'aspire nullement à conserver son emploi actuel, qualifié de « job d'étudiant », il ne se fait pas faute de vouloir gravir les échelons sur la base des compétences acquises sur place en marge de ses études universitaires. En effet, selon ses propres mots, « c'est une job que j'aime vraiment, pour l'ambiance j'adore, c'est un domaine qui est le *fun*, surtout l'été quand on travaille avec les pros c'est vraiment intéressant. [...] Ça représente mon gagne-pain, mais en même temps ça fait un an et demi que je suis là, c'est un peu une petite famille, je ne ferais pas ça toute ma vie j'espère que non, mais pour mes études je trouve que c'est vraiment le fun comme job là, j'aime bien ». C'est un emploi qu'il apprécie, mais qu'il considère comme un « gagne-pain », il envisage donc de chercher un travail qui s'inscrira plus précisément dans son domaine une fois les études terminées. Lorsqu'il est questionné à savoir s'il

considère son emploi comme un travail étudiant : « Ouais pas mal. Pour l'instant... à moins qu'un jour je ne sais pas, on sait jamais là, mais ouais pour l'instant c'est vraiment une job étudiante. Après mes études je vais essayer de trouver de quoi vraiment plus dans mon domaine ». Si, pour lui, l'emploi se révèle pour l'heure le moyen requis pour payer ses études, il ne rechigne pas à l'idée de rester sur place éventuellement.

« C'est ça un peu le problème du travail étudiant... des fois quand tu goûtes à l'argent et que tu es comme : "OK, j'ai de l'argent je peux sortir, et tout ça" un moment donné c'est que l'école tu te dis : "OK, mais si je travaille moins j'ai moins d'argent je peux moins faire des trucs..." il y a beaucoup de gens qui finissent par lâcher l'école, parce qu'ils entrent dans le monde du travail et commencent à faire de l'argent tout ça. C'est sûr que si c'est un travail que j'adorerais et qui me donnerait plus d'argent, c'est sûr que je serais peut-être plus tenté, mais en même temps ça serait de voir c'est quoi les débouchés dans ce job là, t'es peut-être payé 20 \$/h en ce moment, mais c'est de voir s'il y a des débouchés ailleurs. Un jour monter les échelons ou tu es juste commis à 20 \$/h et tu vas juste être ça, dans ce cas-là tu vas continuer les études, parce que sinon tu vas juste faire ça toute ta vie et je ne pense pas que ça me tente ».

Dans ses mots, « monter les échelons » désigne la possibilité d'accéder à des positions supérieures dans la hiérarchie de son emploi. Comme il le mentionne, « commis à 20 \$/h » sans possibilités de gravir les échelons, n'est pas quelque chose qu'il envisage. En revanche, la possibilité de pouvoir « monter les échelons » et éventuellement d'accéder à des postes avec responsabilités pèse dans la balance et fait prendre valeur positive à l'emploi concurrent aux études. De plus, pour William, occuper un emploi au même moment qu'étudier semble une nécessité qui dépasse les besoins financiers. Le travail en cours d'étude n'est ainsi pas seulement un moyen utile pour amasser l'argent dont il a besoin pour étudier, mais également une manière d'occuper son temps sans laquelle il juge qu'il aurait « trop de temps libre » :

« C'est sûr que je n'ai pas énormément de temps, mais en même temps, c'est là où ça fait que tu roules, tu as tout le temps des trucs à faire, tu es tout le temps dans l'action je dirais. Je ne me verrais pas travailler 10 h/semaine, il me semble que j'aurais beaucoup trop de temps de libre et un moment donné ça doit être plate si tu as 2-3 jours de congé de suite, je ne pense pas que j'étudierais plus (rire) ».

L'emploi en cours d'études se révèle donc ici le moyen requis pour concilier l'une et l'autre activités, sans mettre l'accent sur l'une au détriment de l'autre. Selon les propos de plusieurs de nos interlocuteurs, l'emploi en cours d'étude n'est pas seulement lié à une nécessité financière; il représente également un moyen pour occuper son temps, structurer son horaire et prendre momentanément congé du milieu scolaire. Pour Dominic, son premier emploi venait en quelque sorte combler un vide :

« Au début, c'était juste parce que mes étés étaient vides quand j'avais 16 ans. Ma première job c'était dans le camp de jour et j'aime ça l'énergie d'un camp de jour, des enfants et tout ça, mais ce qui m'a poussé à travailler et étudier en même temps c'était quand j'étais au cégep j'avais moins de cours et j'avais beaucoup d'espaces libres, je trouvais que j'avais juste pas assez de choses à faire dans une semaine et ce n'était vraiment pas pour l'argent, c'était parce que je m'emmerdais la plupart du temps ».

En effet, pour ce dernier, l'argent n'est pas la raison principale pour laquelle il a décidé d'occuper un emploi. Dans ses mots, « j'avais beaucoup d'espaces libres », illustre bien l'importance que revêt le travail rémunéré en cours d'études; faute de passe-temps ou de loisir, Dominic occupe un emploi en parallèle à ses études et pour ce dernier, le travail représente le *moyen* nécessaire dans la poursuite de ses études. Il mentionne, par ailleurs, que sa réussite est tributaire de l'équilibre entre les deux activités et cela revient comme un *leitmotiv* dans sa bouche :

« Il y a un équilibre, si je travaille trop j'ai des mauvaises notes, mais si je ne travaille pas assez j'ai aussi des mauvaises notes, moi je suis comme ça, parce que sinon je m'emmerde et si je m'assois sur le divan et je ne fais rien, parce que je n'ai pas de job, je ne suis pas en train d'étudier non plus ».

Selon Dominic, travailler se révèle pour lui le *moyen* requis pour réussir ses études du fait qu'il doit s'astreindre à bien orchestrer son emploi du temps en mettant sans relâche ces deux activités au diapason. Sylvie, pour sa part, se déclare motivée à travailler parallèlement aux études pour la raison que, faute d'être éligible au soutien financier de l'État, combiner les deux activités représente la contrainte nécessaire pour mettre les bouchées doubles afin de réussir son programme d'études. Selon ce qu'elle mentionne ici, au détour d'une question posée sur le sujet : « [...] je ne vois pas l'intérêt des prêts, comme si je peux travailler de toute façon en même temps, un ça va m'occuper et deux ça va me structurer [...] ». La *structure* représentée ici par un horaire très chargé se reflète chez nos trois interlocuteurs. Elle ajoute sur le sujet :

« Je fais énormément d'insomnie alors je ne dors pas la nuit, si je n'avais pas une liste de chose à faire, je passerais la nuit à lire et pas à dormir, parce que je ne dors pas *anyway* et je passerais la journée à dormir et je n'aurais rien de fait. Travailler et étudier ça m'oblige à être vraiment structurée [...] quand je sais que j'ai un très court laps de temps pour faire un travail de session, entre deux jobs par exemple, alors je le fais je n'ai pas le choix ».

En bref, pour Sylvie comme pour Dominic et William, un horaire surchargé fait office de moyen propice pour être à la hauteur en parvenant à concilier études et travail comme un espèce de défi lancé à soi-même. William exprime son expérience de la conciliation études-travail en ces termes : « J'ai une vie de... sortir beaucoup, pas dormir beaucoup, étudier, être stressé quand même et travailler, mais de m'en

sortir passablement bien. Je ne me plains pas... des fois je me plains un peu, mais ce n'est pas déplaisant ». Cette vie d'étudiant travailleur avec un horaire particulièrement chargé est chose courante chez nos répondants, mais pour Dominic, l'emploi vient en quelque sorte jouer un rôle de distraction. En effet, il reconnaît à ce sujet que l'emploi le distrait — au bon sens du mot — des études et, inversement, étudier lui permet de se détourner de la routine du travail.

« Le camp de jour et jouer avec les enfants c'est comme une pause, parce que ce n'est pas le genre d'emploi où tu es devant ton ordi et que tu peux te faire distraire par l'école. Tu es vraiment là et tu joues... je ne sais pas je trouve que c'est comme une pause et les enfants sont souvent heureux [...] ».

La « pause », représentée ici par son emploi au camp de jour, lui permet donc de se distancier de ses études universitaires et de se changer les idées. En outre, la distraction que lui autorise son emploi revêt une valeur positive pour Dominic qui sans cela aurait de la difficulté à réussir sans travailler. À ce chapitre, il ajoute en réponse posée à ce sujet :

« [l'école] je préfère ça plus *spread out* que concentré [...] Ouais c'est ça *spread out*, mais aussi mélangé, j'aime aussi le fait que je mélange les études et le travail, ça me garde distrait, mais occupé aussi de l'un et de l'autre. Comme l'école ça me distrait de la job et la job ça me distrait de l'école ».

Dans sa bouche, *spread out* signifie avoir à son horaire moins de cours afin de pouvoir être actif en emploi, et étudier selon des intervalles plus ou moins longs. On pourrait donc supposer que les *visées* qui le poussent à travailler parallèlement à ses études semblent donc relever de valeurs instrumentales; l'aspect pécuniaire est certes

soulevé dans l'entretien avec ce répondant, mais la manière avec laquelle il appréhende la conciliation et le temps concédé à l'une et l'autre activités reflète les *moyens* qu'il mobilise pour arriver à ses *fins*. En d'autres termes, travailler en cours d'études permet à Dominic de poursuivre son programme d'études. Il mentionne également au début de l'entretien qu'il vient d'abandonner un cours et qu'il est en quête d'un autre emploi. Il préfère suivre un cours d'été et travailler au même moment que se consacrer pleinement à ses études. Dans le même ordre d'idée, Julie fait également référence aux avantages que représente pour elle le travail en cours d'études.

« Quand t'es à l'école ça occupe beaucoup ta tête pi quand tu travailles et bien là c'est là que tu peux... tu n'as pas besoin de te sentir coupable de ne pas travailler dans tes études ou de faire des devoirs et tout. Tu fais juste travailler physiquement et mentalement à la fois et ça occupe tout ton être et j'aime vraiment ça dans le fond. J'aime ça être occupé au travail, parce que faire du service c'est un peu comme danser... t'as plein de trucs à penser en même temps et ça fait du bien quand tu as terminé, tu as libéré de l'énergie, au même titre que faire du sport en même temps que tes études, par exemple. Je le vois un peu comme ça aussi, je suis contente de me garder quelques *shifts* de travail. »

En effet, occuper son « être » lui donne l'occasion de « libérer de l'énergie » et de s'extirper de ses travaux scolaires. Selon notre interlocutrice, étudier se révèle « très prenant mentalement » et, par conséquent, travailler fait office de soupape utile pour « vider » son esprit et changer de décor. Elle mentionne à ce sujet que « pour l'instant, comme je dis, ça me fait du bien de travailler, parce que ça me permet de sortir de ma tête ». Occuper un emploi en cours d'études correspond chez cette répondante au *moyen* mobilisé afin de « sortir de sa tête » et poursuivre ses études sans que ces dernières deviennent une charge insoutenable. Il en est de même pour

Jocelyne qui conçoit son emploi comme l'occasion de se « couper de l'école » puisqu'à « un moment donné aussi t'es trop juste dans l'école, tu vires fou un peu et de t'en aller travailler ça coupe. Tu fais d'autres choses, tu penses à autre chose [...] je trouve qu'il y a des bons côtés dans les deux (dans l'emploi et dans les études) ». Cette coupure revêt donc ici une valeur positive sous les traits du juste équilibre entre étudier et travailler.

Laurie va également dans ce sens en reconnaissant que « le service à la clientèle, ça me permet de rencontrer plein de gens et de me sortir un peu de ça... l'esprit des livres et d'écriture de travaux ». Selon elle, prendre congé de « l'esprit des livres », fut-ce momentanément, grâce à son emploi lui est bénéfique. Martine, pour sa part, juge que les études ont valeur positive, mais leur importance peut parfois être démesurée : « Je fais juste ça! J'ai l'impression que si je ne travaille pas et que je n'entretiens pas un peu de vie sociale et bien le reste je le passe à étudier ». L'emploi parallèle aux études occupe son emploi du temps et se révèle, tout compte fait une « distraction » propice sans avoir une valeur positive outre mesure du fait qu'étudier importe pour elle par-dessus tout.

3.6 ÉLÉMENTS COMMUNS, UNE SYNTHÈSE

Sur l'élan, l'analyse révèle des éléments communs aux entretiens conduits dans l'intention de cerner la conciliation études-travail en acte chez nos répondants. Ainsi, l'importance de « diversifier ses occupations » aux études comme en emploi a été

soulevée par nos répondantes et nos répondants comme en témoigne cette citation tirée de l'entretien avec Julie : « J'ai toujours voulu faire des études en communication, j'aimais beaucoup l'écriture à la base et j'ai de la misère à m'intéresser à un truc en particulier, je suis toujours un peu partout ». Notre vis-à-vis manifeste le besoin de se livrer simultanément à diverses activités puisque s'astreindre à « un truc en particulier » représente une éventualité peu attrayante pour elle. Être « un peu partout » devient un *leitmotiv* dans sa bouche comme dans celle d'autres sujets à l'enquête. Aux yeux de Justin, l'emploi de bureau selon l'horaire de « 8 h à 4 h » n'a d'attrait que s'il permet d'exécuter diverses tâches, sans quoi il devient routinier. Il mentionne à cet égard qu'il « ne veut pas faire un 8 h à 4 h et que tu fais juste une chose. [...] ton 8 h à 4 h doit être rempli de plusieurs activités. [...] Je voudrais que ça soit vraiment varié là, autant du travail d'équipe que personnel ». Selon lui, en se projetant dans son futur emploi, le temps consacré à ce dernier devra être occupé par « plusieurs activités » susceptibles de varier. Cette vision s'observe également chez Laurie surtout quand il est question de son éventuel emploi.

« Moi personnellement, je ne pense pas que j'ai le goût de le faire (avoir un emploi avec un horaire régulier) juste parce que j'ai le goût de me promener vraiment tout le temps. Cela a longtemps été une problématique pour moi dans les emplois, parce qu'après un an je me tannais, j'étais comme : "faut que j'aille faire autre chose", d'où le fait que je faisais tout le temps restaurant-magasin, je tripais, j'avais deux gangs de monde, j'avais deux atmosphères de travail différents, j'ai beaucoup besoin de bouger, de me sentir... c'est quasiment comme une contrainte de me sentir (prise dans un emploi)... »

La « contrainte » de travailler selon un horaire régulier n'a rien d'attrayant, tout comme du reste évoluer dans le même décor. Il lui tient à cœur de pouvoir bénéficier

de « deux atmosphères de travail » afin de manifester ce qu'elle est comme personne. Olivier ne se fait pas faute de reconnaître qu'il s'est inscrit à son programme universitaire pour agir à sa guise : « J'ai décidé d'aller voir ce programme-là juste pour ne pas rester dans l'archi pure et dure. Cela m'a justement fait découvrir que j'aime peut-être les choses un peu moins contraignantes ». Le choix d'opter pour un programme moins contraignant comme le design de l'environnement, illustre qu'il est important pour Olivier de sentir qu'il agit de son propre chef. Sylvie veut également avoir les coudées franches dans son programme d'études : « J'ai besoin, par exemple, quand tu as des cours à chaque session... des cours différents, ça te permet d'avoir tout le temps un espèce de changement dans ce que tu apprends et tu as des horaires différents, des connaissances différentes qui vont s'ajouter ». Étudier revêt une importance prépondérante pour Sylvie. L'emploi en parallèle ne doit jamais compromettre la valeur expressive consentie à cette activité en avouant qu'elle est « vraiment bien à l'université, je trouve que c'est une vie facile, ce n'est pas que j'aime la facilité, mais je trouve que c'est facile et j'aime la vie universitaire. [...] tu accumules les jobines et si tu es tannée de ta jobine : "ha les vacances d'été arrivent", tu lâches ta jobine et tu pars en vacances ».

Les études universitaires déterminent en ce sens l'emploi conduit en parallèle et ce dernier ne doit jamais compromettre la réussite de son programme universitaire. Sur le plan des valeurs, force est de constater que les études ont une couleur expressive par rapport à l'emploi occupé en parallèle du fait qu'elles lui permettent de se concevoir de son propre chef.

Avoir la *liberté* d'être honnête avec les clients est quelque chose de primordial pour Julie : « Je n'avais pas l'impression que je pouvais être honnête avec les gens avec qui j'interagissais, je devais atteindre un objectif qui n'était pas le mien et ça m'énervait, tandis que dans les restaurants, c'est rare que tu mentes. Tu peux vraiment conseiller les gens et les aider à faire les bons choix pour eux et passer un bon moment ». L'imposition d'un objectif de vente représente quelque chose de contraignant pour elle. Elle estime qu'obéir à des impératifs qui ne proviennent pas de son propre chef l'a complètement découragée à poursuivre dans cet emploi. Sous cette optique, la liberté en emploi semble quelque chose de particulièrement important pour cette répondante et de ce fait, faute de répondre à cet impératif, l'emploi occupé en parallèle de ses études se conçoit selon les valeurs instrumentales. En effet, lorsque l'emploi occupé en parallèle ne respecte pas son désir de liberté, les études reprennent de leur importance et se conçoivent selon des valeurs expressives. En d'autres termes, pour Julie, les études prennent valeur positive lorsque son emploi ne correspond pas à ses dispositions. En contrepartie, lorsqu'elle sent qu'elle peut être maîtresse d'elle-même lorsqu'elle conseille des clients au restaurant où elle travaille et qu'elle peut leur faire « passer un bon moment », cela représente pour Julie une valeur positive du travail étudiant. En effet, si l'emploi qu'elle occupe en parallèle souscrit à ce désir de liberté, l'emploi, se concevant ici sous l'optique des valeurs expressives, recouvre de l'importance à ses yeux, ce qui lui concède une valeur positive par rapport aux études. De plus, lorsqu'elle décrit son emploi actuel, « il y a un espèce de respect mutuel, il n'y a pas cet aspect hiérarchique que j'ai connu dans d'autres endroits ». Le respect de rigueur et la hiérarchie mise en sourdine font que

Julie a les coudées franches pour manifester par son travail les qualités qu'elle reconnaît à sa propre personne. Son emploi revêt ainsi la touche des valeurs expressives en vertu desquelles il est marqué d'un signe positif. Inversement, chez Michelle, ne pas pouvoir bénéficier d'une marge de manœuvre a contribué à donner peu ou pas d'attrait à l'emploi occupé au cours de ses études:

« C'était vraiment parce qu'on ne pouvait pas parler entre nous, c'était juste : "go on travaille", je me souviens un moment donné on regardait le journal pendant deux secondes et demie, avec une autre fille avec qui je travaillais, pour voir si il allait faire beau le lendemain et on s'était fait tapé sur les doigts. C'était ça que je n'aimais pas et c'est con, mais de porter un uniforme aussi je n'aimais pas ça, les petits pantalons noirs propres avec la petite chemise blanche qui relevait tout le temps mon tablier... j'haïssais ça! »

Être continuellement sous surveillance, et par conséquent privée de son pouvoir d'action, a mené Michelle à claquer la porte et ne plus être au service de ce restaurant.

Force est ici de constater que les *contraintes* expérimentées en emploi ont pouvoir d'inflexion sur les valeurs que revêt ce dernier. Ainsi, travailler en combinant les études obéit à des visées distinctes selon les marges de manœuvre que permettent d'une part, les programmes auxquels sont inscrits les étudiants qui ont collaboré à la présente étude et d'autre part, l'emploi qu'ils occupent en parallèle. Au surplus, ces visées sont tributaires de la liberté et de la diversification de leurs occupations.

3.7 IMPORTANCE DES RELATIONS NOUÉES AU TRAVAIL : UNE SIMILARITÉ CHEZ LES RÉPONDANTS

Sur un autre plan, l'analyse révèle que les relations en emploi jouent d'influence dans la conciliation études-travail. En effet, si parfois les « petits boulots étudiants » n'ont pas forcément d'attrait, en revanche, les liens noués dans ce cadre contribuent à certains égards à accorder de la valeur au travail parallèlement aux études comme le note Julie pour qui « les gens qui l'entoure » donnent son intérêt à ses expériences de travail en cours d'études : « Je pense que les gens qui t'entourent c'est vraiment important, de savoir aussi que tu n'es pas un numéro ». Les collègues de travail revêtent une valeur positive à l'emploi. Si, inversement, les liens noués au contact des collègues ne sont pas au diapason, ils provoquent l'effet contraire : « Les gens là-bas ça n'avait rien à voir avec moi, ce n'était pas des gens (que j'appréciais)... je les voyais à tous les jours finalement et je me disais : “Je passe plus de temps avec ces gens-là qui n'ont aucun point en commun avec moi, que je ne connais pas et qui ne m'amènent pas grand-chose, qu'avec n'importe qui d'autre” J'avais l'impression que ma vie était dédiée à ça ». Inversement, on l'a noté, si les relations au travail sont en mèche avec ses dispositions, l'emploi occupé parallèlement aux études est marqué d'un signe positif : « Ce n'est pas juste le personnel, c'est peut-être les clients aussi, c'est une ambiance qui est agréable et ma boss c'est quelqu'un que je respecte, le cuisinier aussi, je suis vraiment fière des produits que l'on vend ». Selon Julie, une ambiance « agréable » rime avec de bonnes relations avec ses collègues, ses clients et

ses supérieurs. Les valeurs à l'œuvre dans le travail importent et doivent concorder avec ses dispositions personnelles.

Sur l'élan, Laurie souligne que, pour elle, « les personnes avec qui je travaille c'est fou, c'est tellement important. Plus le temps avance et plus je m'en rends compte, parce que je me dis que ce sont tellement des gens, dans un contexte de vie, sur lesquels je ne serais jamais tombée [...]. Je trouve que ce sont des super belles rencontres ». L'emploi représente ainsi l'occasion de connaître d'autres personnes et de créer des contacts qui donne sa valeur à l'emploi.

Dans cette voie, Martine note que sous l'égide du travail, elle évolue dans un milieu qui lui « ressemble » : « Je trouve que mes collègues de travail sont vraiment le *fun* de travailler avec. [...] C'est du monde qui me ressemble et c'est ça qui fait que c'est vraiment *nice* de travailler avec eux. On se comprend toutes, on vit toutes la même situation, on s'aide, on se soutient ». Il appert en ce sens que, en emploi étudiant, les vis-à-vis sont majoritairement des étudiants et par conséquent « vivent tous la même situation » de jongler entre les études, les fins de trimestre et les horaires de travail réglés au quart de tour. William témoigne de cette familiarité : « En même temps, c'est un peu comme une petite famille ». Après plus d'un an en emploi, considérant le temps passé avec ses collègues, William qualifie de « petite famille » le milieu dans lequel il évolue en marge de ses études.

Olivier souligne pour sa part que, outre les liens noués avec des semblables, le mode de vie qu'induit l'emploi occupé, dans le domaine de la restauration en l'occurrence, a également un pouvoir d'attraction.

« Des affaires qui sont le fun dans ce genre d'emploi là, c'est comme une gang, en restauration ça joue beaucoup. [...] Il y a aussi un espèce de beat de vie de restauration, d'habiter à Montréal qui peut être plaisant. [...] J'aurais pu aussi essayer d'aller travailler en archi, mais ça aurait été plus comme du 40h devant un ordinateur, ça me tentait moins. [...] Il y a aussi l'autogestion, c'est un esprit de gang, un système d'organisation auquel je crois et que j'aime, c'est tellement l'un de ne pas avoir de patron (rire) ».

Le « beat de vie » lié à l'emploi en restaurant, a joué d'influence au moment où Olivier devait décider d'occuper un emploi en phase avec son domaine d'études ou non. En effet, il a préféré être serveur dans un café plutôt que de travailler dans un bureau d'architecture qui aurait pu compter dans son curriculum. Le mode de vie désinvolte par rapport à l'emploi routinier « devant un ordinateur » a fait son effet sur Olivier. Les valeurs expressives ici à l'œuvre ont eu raison des valeurs instrumentales. Par la suite, Olivier décrit de quelle manière l'autogestion est un modèle organisationnel « auquel il croit » et que le fait de ne pas avoir de patron est quelque chose qu'il apprécie particulièrement dans son emploi dans un café étudiant au sein même de son institution universitaire. Il serait pertinent encore ici de faire le lien avec le désir de liberté exprimé précédemment. Sans hiérarchie et sans patron, le modèle d'autogestion représente cet idéal de liberté qui concorde exactement avec les dispositions d'Olivier.

3.8 LES DIFFICULTÉS LIÉES À LA CONCILIATION : UNE SIMILARITÉ CHEZ LES RÉPONDANTS

Force est donc de constater que la conciliation études et travail n'est pas une mince affaire comme en font foi les difficultés auxquelles ont fait face nos interlocuteurs. William, par exemple, s'est résolu — non sans mal — à organiser son emploi du temps. Il juge rétroactivement que partager études et travail au début de son cursus n'allait pas de soi, mais qu'il a appris à la longue à composer avec la situation : « C'est sûr qu'au début des fois c'était un casse-tête : "ok j'étudie quand? Là je n'ai pas vraiment le temps, je travaille ce soir, mais là demain j'ai un travail à remettre", au début, mais plus maintenant ». L'apprentissage à la dure vient d'une certaine manière nuancer la valeur accordée à l'une et l'autre des activités. En effet, si la majorité des étudiants combinent travail et études depuis le secondaire, concilier études universitaires et emploi représente un véritable défi à bien des égards. Selon le cas, et le moment, nos interlocuteurs tendent à accorder valeur positive au travail par rapport aux études ou inversement. Le type d'emploi occupé a également pouvoir d'inflexion sur la valeur qui lui est conférée. Pour Sylvie, la restauration ne concorde décidément pas avec ses études et doit faire marche arrière.

« La restauration, ça me demandait physiquement tellement d'énergie que j'ai eu des vraiment mauvais résultats à l'université et c'est là que j'ai arrêté la restauration, ça ne pouvait pas continuer comme ça, parce que j'étais trop fatiguée le soir [...]. J'étais tellement physiquement et mentalement épuisée que c'était impossible de concilier les deux pour moi en étant étudiante à temps plein ».

En effet, l'énergie requise s'est répercutée négativement sur la réussite de son programme d'études et elle a donc été forcée de déclarer forfait. Les études dament le pion à l'emploi en vertu des opportunités qu'elles laissent miroiter par rapport à travailler dans un restaurant qui en réalité n'est qu'un « gagne-pain » « physiquement et mentalement épuisant ». Il en est de même pour Martine.

« En restauration [...] ce n'est pas des conditions qui sont *nice*. Ils savent qu'ils embauchent des étudiants et étudiantes, souvent temps partiel, [...] mais ils le prennent pas en compte dans le fond. [...] C'est classique de toute la restauration, tu sais jamais... tu sais à quelle heure tu rentres, mais tu ne sais jamais à quelle heure tu sors et ils te demandent de rentrer quand t'as congé, mais tu es comme : "Moi je suis à l'école, ce n'est pas parce que j'ai congé que je ne fais rien, j'étudie." »

Les conditions d'emploi en restauration, loin d'être propices pour concilier études et travail, tiennent à l'indifférence des employeurs qui ne « prennent rien en compte ». Elle ajoute : « On était une gang de caissières et au meeting des caissières ils nous engueulaient, ils nous disaient : "vous n'êtes pas de bonne humeur", mais on était : "Se faire appeler dans le temps des fêtes quand tu ne travailles pas et se faire dire : " Faut vraiment tu rentres là ta job est vraiment fragile, elle tient sur un fil, faut vraiment que tu rentres" ». Ce jeu des employeurs, courant en restauration, exerce une forte pression sur l'employé étudiant déjà chargé dans son emploi du temps. Par le fait même, lorsque l'emploi occupé en parallèle s'inscrit dans cette gestion managériale stricte où la flexibilisation est chose courante, les études ont valeur positive selon les opportunités qu'elles représentent, mais également comme étant une porte de sortie devant ces emplois qui ne concordent pas avec les dispositions de

nos répondantes et de nos répondants qui sont d'abord et avant tout des étudiantes et des étudiants.

Michelle a connu des situations semblables face à des employeurs insensibles à sa situation d'étudiante : « J'avais moins le choix de mon horaire, ils me mettaient des *shifts*, l'horaire variait à chaque semaine, des fois ça arrivait qu'ils me mettent à midi et j'étais comme : "Bin là c'est un peu juste avec l'école, je finis mon cours à 11 h 30!" ». Encore une fois, ce type d'emploi qui rime avec incertitude et flexibilité joue d'influence sur Michelle qui décide de quitter cet emploi qui pourrait nuire à la poursuite de ses études. Cette conciliation difficile démontre que d'une part, ce type d'emploi ne concorde pas avec les dispositions de Michelle et d'autre part, que les études ont valeurs positives en vertu des opportunités qu'elles font miroiter. En d'autres termes, le « petit boulot » est seulement le moyen financier nécessaire dans la poursuite des études, mais lorsqu'il ne s'agence pas de manière convenable avec les études, l'étudiante ou l'étudiant se voit dans l'obligation de chercher un autre emploi qui concorde mieux avec ses études.

Dominic, quant à lui, avoue que parfois il « pousse trop » et se piège en voulant concilier études et travail du fait que « les emplois que j'ai, c'est un autre stress supplémentaire, mais qui est différent de celui de l'école. Des fois je le pousse trop, des fois ça ne va pas là, des temps où j'ai dû lâcher mon emploi parce que c'était trop avec l'école, mais en général, j'aime ça faire plus qu'une chose à la fois ». Il lui arrive à l'occasion d'abandonner des cours pour pouvoir se consacrer à son emploi du moment, mais souvent c'est l'emploi qui est sacrifié au bénéfice des études.

Sous le mode anecdotique, Jocelyne force le trait pour décrire les difficultés à partager études et travail : « Ça m'est déjà arrivé de finir à 4 h et d'avoir un cours à 9 h 30 le lendemain... tu suis moyen dans le cours. J'enregistrais mes cours, parce que je manquais des bouts ». Il faut dire que c'est à un moment où Jocelyne détenait deux emplois parallèlement à ses études, un au Centre Bell et l'autre dans un bar. Si le premier ne causait aucun accroc, en revanche le second entravait la réussite de son programme d'études. Le cumul s'est révélé un tour de force au point de l'obliger à sacrifier ce dernier. En ce cas, les études viennent au premier rang par rapport à l'emploi, lequel ne représente en l'occurrence que le moyen utile pour gagner l'argent dont elle a besoin.

Quant à Justin, ses études écopent s'il travaille régulièrement en ayant cinq cours par trimestre à son programme : « Là je suis à 5 cours et je travaille. Je vois la différence, quand je travaille trop je vois que ce n'est pas pareil, mais j'essaie de pouvoir étudier des fois sur la job ou des trucs de même ». Il se voit pris en étau et travailler parallèlement aux études est voué à l'impasse. Il tente alors d'étudier sur place, durant ses heures de travail, surtout aux moments névralgiques du trimestre quand il doit affronter remise des travaux et examens. Cela témoigne de la valeur positive de ses études par rapport à son emploi conçu en termes de valeur instrumentale.

Martine peine également à concilier études et travail durant les périodes d'examen et de remise des travaux en reconnaissant sans ambages que « c'est demandant, en fin de session je mets plus de temps pour étudier [...] mais travailler en même temps ça

m'enlève du temps d'étude. [...] et je vais quand même y penser sur la job ». Si elle admet qu'il est impossible pour elle d'étudier tout en travaillant, les obligations liées aux études la tracassent en emploi et elle est ainsi amenée à reconnaître que celui-ci lui enlève du « temps d'étude » en particulier aux moments opportuns.

« Dans mes fins de sessions, mes mi-sessions, tout ce qui est session là... ce n'est pas tant *rushant* comme job, je ne me sens pas brûlée comparativement à quand je travaillais en restauration où là c'était vraiment plus difficile de me mettre à l'étude. Quand je sors de chez Hydro je peux m'installer et faire mes trucs [...] mais il y a des moments où je trouve ça *rushant*. [...] Surtout quand tout le monde veut de moins en moins d'heures quand arrivent la mi-session et la fin de session ».

Les difficultés de conciliation, exacerbées par la « mi-session et la fin de session », sont monnaie courante dans les rangs des étudiants et étudiantes. Nos répondantes et nos répondants ont également exprimé ces tensions qui s'accroissent dans ces moments névralgiques.

Les tensions budgétaires font évidemment pression sur les étudiants et étudiantes. Jocelyne l'affirme et avoue « tout faire » pour « arriver » : « Je ne peux pas faire plus que ce que je fais en ce moment pour avoir de l'argent, je ne peux pas faire plus. Je veux dire, je travaille, j'essaie là et j'arrive [financièrement]... ». Elle réussit non sans mal à joindre « les deux bouts » au prix d'efforts susceptibles de compromettre sa bonne santé physique et mentale. Laurie éprouve les mêmes difficultés et, à son âge, vivre sous le signe de la précarité lui pèse.

« Ça me gosse un peu de me dire : “Allo, tu as 23 ans” et que je dois vraiment penser à mes sous. Je trouve ça plate, parce que j'étais un peu dans un *mind*ing où je me disais : “je ne devrais pas trouver ça stressant l'argent” et ouais je trouve ça vraiment stressant, je trouve ça plate,

surtout pendant la dernière année, [...] j'ai pris la décision de vivre toute seule ».

Selon elle, la période des études ne devrait pas être continuellement marquée par l'insécurité financière malgré le fait qu'elle a pris la « décision de vivre toute seule » avec à la clé l'obligation de vivre par ses propres moyens.

Dans ce cas précis, on peut penser que, d'une certaine manière, prendre la décision de vivre seule a joué d'influence sur sa performance scolaire, puisqu'elle se sentait mieux dans son nouvel environnement, cependant, l'insécurité pécuniaire, accompagnée à ce nouveau mode de vie, a généré d'autres tensions. L'emploi a donc valeur positive puisqu'il est sa source principale de revenu et sans son emploi elle ne pourrait être seule en appartement. Le travail qu'elle occupe lui permet donc d'accéder à un certain mode de vie, mais cela joue d'influence sur la valeur qu'elle concède à ses études.

En somme, plusieurs facteurs entrent en ligne de compte lorsqu'il est question de la conciliation études-travail. Les répondantes et répondants ont démontré que certains aspects se posent sous l'égide des valeurs instrumentales, par exemple lorsque l'emploi est une nécessité financière, mais qu'il ne correspond pas avec leurs dispositions difficilement conciliables avec le programme d'études, et des valeurs expressives, par exemple lorsque le travail en cours d'études s'agence plus facilement à cette dernière activité et qu'il concorde avec les dispositions s'exprimant par la liberté, la diversification des activités et les relations nouées au travail. En d'autres termes, la conciliation peut s'expérimenter d'une manière plus ou moins laborieuse

dépendamment de la valeur accordée à l'une et l'autre des activités, mais également selon les contraintes qui dépendent du type d'emploi et du programme d'études. De plus, certains moments ont également pouvoir d'inflexion sur la valeur accordée aux études ou à l'emploi, par exemple la période de remise des travaux et d'études en vue d'un examen sont des circonstances qui exacerbent les difficultés en situation de conciliation études-travail.

Conclusion

On l'a vu, la conciliation études et travail se conçoit, pour ne pas dire s'orchestre de différentes manières par les étudiants et étudiantes qui ont bien voulu collaborer à la présente enquête. Ainsi, pour la majorité d'entre eux, les études représentent l'activité principale marquée au coin de la plus forte valeur. Ils se perçoivent d'abord et avant tout comme des étudiants. En effet, pour ces derniers, la valeur attribuée à l'emploi paraît secondaire par rapport aux programmes d'études auxquels ils sont inscrits. Le « petit boulot » occupé en parallèle fait office de « gagne-pain » requis pour poursuivre leurs études à l'université.

Par ailleurs, certaines similarités ou dispositions saillantes ont émergé chez nos répondants, entre autres, l'importance des relations développées en cours d'emploi et les difficultés vécues lors de la conciliation. D'un côté, les relations nouées en cours d'emploi viennent jouer le rôle de point d'ancrage qui permet à l'étudiant ou l'étudiante de poursuivre dans sa situation de conciliation. En effet, pour beaucoup d'entre eux, le travail en lui-même est en quelque sorte vu comme une fatalité, puisqu'ils ont besoin de l'apport monétaire que permet cette activité, mais les amitiés formées au travail ont valeur positive ce qui leur permet de poursuivre à concilier études et travail. De l'autre côté, les embûches vécues en emploi représentent des éléments venant rebutés les étudiants et étudiantes à poursuivre dans leur emploi et par le fait même limite la possibilité de continuer à combiner travail et études. Ces

difficultés sont souvent liées à la gestion du temps lors des moments névralgiques (mi-session, fin de session).

Au fil de l'analyse exposée dans le présent mémoire, il a été montré que l'âge, le genre, l'origine sociale, les contraintes du programme d'études et les responsabilités que les étudiants prennent à leur charge ont pouvoir d'inflexion sur l'emploi en cours d'études. Le type d'emploi occupé et les tâches afférentes jouent également d'influence. Il appert sur cette base que la conciliation études-travail ne se comprend pas uniquement à la lumière du nombre d'heures consacrées à l'emploi parallèlement aux études. Les valeurs allouées à l'une et l'autre activités entrent également en jeu. À cet égard, la notion de *dispositions* s'est révélée particulièrement propice pour exhiber l'importance que l'emploi et les études revêtent chez nos interlocuteurs. Sous ce chef, force est de constater que l'emploi en cours d'études se marque d'un signe positif lorsqu'il prend une valeur supérieure à celle attribuée au programme d'études et, qu'inversement, l'emploi est frappé d'un sceau négatif lorsqu'il prend une valeur moindre que celle associée aux études. Les hypothèses élaborées dans le premier chapitre du mémoire sont de fait largement corroborées. L'analyse révèle à cet effet que les opportunités que les études font miroiter par rapport à l'emploi occupé en parallèle jouent d'influence et, pour la majorité d'entre eux, l'emploi ne représente que le moyen utile pour gagner l'argent dont ils ont besoin pour étudier. Elle montre également, du moins chez un de nos sujets, que le programme d'études auquel il est inscrit a valeur positive puisqu'il concorde avec ses dispositions difficilement conciliables avec l'emploi occupé en parallèle. Dans ce cas précis, le programme de design de l'environnement dans lequel il évolue est propre à former une « matrice

socialisatrice » responsable d'un habitus disciplinaire à laquelle il se plie de manière délibérée. Cette matrice socialisatrice, propre à un habitus disciplinaire, joue d'influence sur ce dernier pour qui l'importance consacrée à ses études ne fait pas de doute. Dès lors, la valeur qu'il accorde à ses études s'inscrit derechef sous un signe positif puisque les valeurs expressives donnant forme à la passion que représente pour lui son domaine d'études relèguent au second rang l'emploi seulement utile pour se payer, entre autres choses, des loisirs.

Chez d'autres répondants, les études prennent parfois une moindre importance lorsque, par exemple, ils occupent un emploi en phase avec leurs dispositions responsables des valeurs expressives dont fait état ce mémoire. Toutefois, à d'autres moments, les études prennent le pas sur l'emploi, notamment lorsque l'emploi en cours d'études concorde peu ou pas avec leurs dispositions susceptibles de s'exprimer selon des valeurs dites ici instrumentales. Enfin, pour certains, l'emploi prend valeur positive non pas parce qu'il représente une opportunité, mais bien parce que le travail en cours d'études est un *moyen* mobilisé afin de réussir les études. En effet, pour ces répondants, l'emploi correspond à un *moyen* propice pour bien réussir leurs programmes d'études.

À ce sujet, Vanessa Pinto note — comme on l'a vu — que l'emploi étudiant fait office d'espace de socialisation grâce auquel se cristallisent les dispositions acquises par son exercice. En d'autres termes, l'emploi en cours d'études se révèle de la sorte l'apprentissage du salariat et de ce fait devient responsable de l'intériorisation des impératifs du travail.

Si, d'autre part, pour certains auteurs, l'autonomie se manifeste pertinemment au moment de partager études et emploi, l'analyse exposée dans ce mémoire révèle qu'elle joue un rôle à un âge précoce, à l'adolescence par exemple, sur le coup du premier emploi. Devenus universitaires, nos répondants avouent que leurs motivations à travailler parallèlement aux études ont plus trait à juguler leurs tensions budgétaires qu'à manifester leur autonomie personnelle. D'ailleurs, l'emploi étudiant peut dans certains cas se révéler un moyen propice pour réussir le programme d'études en leur permettant de se « changer les idées » en prenant momentanément congé de la routine qu'il impose parfois au prix de l'épuisement « physique et mental ».

En réponse aux questions posées d'entrée de jeu — à savoir pourquoi les étudiants et étudiantes québécois ont davantage tendance à occuper un emploi en cours d'études et à y consacrer un plus grand nombre d'heures que leurs homologues du reste du Canada — on est fondé à penser que l'emploi à un âge précoce et la bienveillance des parents en la matière jouent un rôle sans conteste. On peut également noter que la démocratisation des études universitaires, marquée au coin de l'égalité des chances à y accéder, fait en sorte que les étudiants, issus de milieux moins favorisés, doivent travailler afin de subvenir à leurs besoins et à acquitter les droits de scolarité par leurs propres moyens.

Il conviendrait finalement d'entreprendre une autre enquête afin de savoir si, de nos jours, les étudiants et étudiantes voient d'un bon œil combiner simultanément diverses activités en cette ère du *multitasking* ou multitâche. L'analyse pointe cette

tendance dans les rangs de nos interlocuteurs. Sous cette optique, travailler parallèlement aux études ne pose aucun problème et concilier ces deux activités peut également être perçu comme propice à la réussite du programme d'études, voire le moyen requis pour entrer progressivement dans le marché du travail.

L'analyse révèle par ailleurs que le travail parallèle aux études *dispose* nos répondants et répondantes à intégrer le marché du travail. Ces emplois, en phase avec les programmes auxquels ils sont inscrits, se manifestent sous les traits des valeurs instrumentales et expressives. Selon les termes de la théorie de Habermas, le travail conduit parallèlement aux études réaliserait donc « des objectifs définis dans des conditions données et met[trait] en œuvre des moyens qui sont adéquats » afin que dans cette voie les programmes d'études auxquels ils se sont inscrits « se conforment à leurs attentes » en matière d'emploi, celui qu'il convoite au terme de leur formation (Habermas, 1973, p. 22).

Bibliographie

AFE (Aide financière aux études) (2013), *Enquête sur les conditions de vie des étudiants de la formation professionnelle, du collégial et de l'université*, Québec.

Beaud, Stéphane et Florence Weber (2003), *Guide de l'enquête de terrain : Produire et analyser des données ethnographiques*, Paris, La Découverte.

Bédoué, Catherine et Jean-François Giret (2016) « Le rôle de l'activité salariée dans le budget de étudiants », dans Jean-François Giret, Cécile Van de Velde et Élise Verley (dir.), *Les vies étudiantes. Tendances et inégalités*, Paris, La Documentation française, p. 47-57.

Beffy, Magali, Fugères, Denis et Arnaus Mourel (2009), « L'impact du travail salarié des étudiants sur la réussite et la poursuite des études universitaires », *Économie et Statistiques*, n° 422, p. 31-50.

Blais, Mireille et Stéphane Martineau (2006), « L'analyse inductive générale : description d'une démarche visant à donner un sens à des données brutes », *Recherches qualitatives*, vol. 26, n° 2, p. 1-18.

Bonin, Sylvie (2007), *Le projet ICOPE : prise de vue récente sur la conciliation études-travail-famille*, Université du Québec.

Bonnewitz, Patrice (2009), *Pierre Bourdieu : vie, œuvres, concepts*, Paris, Ellipses.

Bourdieu, Pierre (2015), *Sociologie générale. Cours au Collège de France*, Paris, Seuil.

Bourdieu, Pierre (1992), *Réponses*, Paris, Seuil (avec Loïc Wacquant).

Bourdieu, Pierre (1980), *Le sens pratique*, Paris, Éditions de Minuit.

Charbonneau, Johanne (2007), « L'influence du contexte sociétal sur les trajectoires scolaires et professionnelles des jeunes adultes » dans Sylvain Bourdon et Mircea Vultur (dir.), *Les jeunes et le travail*, Québec, Presses de l'Université Laval et Éditions de l'IQRC, p. 53-68.

Clark, Nick et Sylvie Contrepois (2012), *Travaillez-vous pendant vos études?*, Londres, Working Lives Research Institute, London Metropolitan University.

CNCS-FEUQ (Fédération étudiante universitaire du Québec) (2007), *Sources et modes de financement des étudiants aux cycles supérieurs*, Montréal, Conseil national des cycles supérieurs.

Cohen-Scali, Valérie (2010), *Travailler et Étudier : formation et pratiques professionnelles*, Paris, Presses Universitaires de France.

Côté, Nancy (2013), « Pour une compréhension dynamique du rapport au travail : la valeur heuristique de la perspective des parcours de vie », *Sociologie et sociétés*, vol. 45, n° 1, p. 179-201.

Eckert, Henri (2009), « Étudier, travailler... les jeunes entre désir d'autonomie et contrainte sociale », *Sociologie et Sociétés*, vol. 41, n° 1, p. 239-261.

Fernex, Alain et Laurent Lima (2016), « Temps de travail des étudiants : des pratiques très différenciées », dans Jean-François Giret, Cécile Van de Velde et Élise Verley (dir.), *Les vies étudiantes. Tendances et inégalités*, Paris, La Documentation française, p. 83-100.

FEUQ (Fédération étudiante universitaire du Québec) (2011), *Le travail rémunéré et les études universitaires. Une nouvelle norme universitaire*, Montréal, Fédération étudiante universitaire du Québec.

FEUQ (Fédération étudiante universitaire du Québec) (2010), *Sources et modes de financement des étudiants de premier cycle : 2009*, Montréal, Fédération étudiante universitaire du Québec.

FEUQ (Fédération étudiante universitaire du Québec) (2008), *Le travail atypique au Québec – Avis*, Montréal, Fédération étudiante universitaire du Québec.

Galland, Olivier (dir.) (2011), *Les mondes étudiants*, Paris, La Documentation française.

Gauthier, Madeleine, Jacques Hamel, Marc Molgat, Claude Trottier, Claire Turcotte, Mircea Vultur avec la collaboration de Benoît Gendron, Janelle Lalonde, Tania Paiement et Manon Lavoie (2004), *L'insertion professionnelle et le rapport au travail des jeunes qui ont interrompu leurs études secondaires ou collégiales en 1996-1997. Études rétrospective*, Québec, INRS-UCS.

Gauthier, Madeleine (1997), *les 15-19 ans. Quel présent? Vers quel avenir?*, Coll. « Culture et Société », Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval-IQRC.

Glaser, Barney G. et Anselm Strauss (1967), *Discovery of Grounded Theory. Strategies for Qualitative Research*, Chicago, Aldine. (trad. franç. *La découverte de la théorie ancrée. Stratégies pour la recherche qualitative*, Paris, Armand Colin, 2010).

Grelet, Yvette (2011), « Entre études et travail, une frontière floue », dans Alain Degenne, Catherine Marry et Stéphane Moulin (dir.), *Les catégories sociales et leurs frontières*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 29-35.

Habermas, Jürgen (1973), *La technique et la science comme idéologie*, Éditions Gallimard.

ISQ (Institut de la statistique du Québec) (2015), *Taux d'emploi des étudiants du Québec : encore parmi les plus élevés au Canada*, n° 42, octobre (étude produite par Marc-André Gauthier).

Jellab, Aziz (2011), *Étudiants en quête d'université. Une expérience scolaire sous tensions*, Paris, L'Harmattan.

Kaufmann, Jean-Paul (2016), *L'entretien compréhensif*, Paris, Armand Colin.

Lahire, Bernard (2013), *Dans les plis singuliers du social*, Paris, La Découverte.

Lahire, Bernard (1997), « Les manières d'étudier », *Cahier de l'OVE*, n° 2.

Ledoux, Élise, Prud'homme, Pascale, Tétreault, Karine et Hélène Desrosiers (2016) « Portrait du travail et de la santé et de la sécurité du travail chez les jeunes de 15 ans au Québec », *Étude longitudinale du développement des enfants du Québec (ELDEQ 1998-2015) – De la naissance à 17 ans*, Institut de la statistique du Québec, vol. 8, fascicule 1.

Le Gall, Brice et Charles Soulié (2005), « Des usages sociaux du DEUG de Paris 8 : ségrégation sociale, attentes pédagogiques et habitus disciplinaires », dans Maria D. Vasconcellos (dir.), *Obstacles et succès scolaires*, Lille, Éditions du Conseil scientifique de l'Université de Lille 3, p. 81-119.

Léger, François (1986), « Théorie et méthodes – Lectures de Simmel : Georg Simmel et Max Weber », *SAGE Social Science Collections*, vol. 25, issue : 4, p. 881-899.

Mercure, Daniel, Vultur, Mircea et Charles Fleury (2012), « Valeurs et attitudes des jeunes travailleurs à l'égard du travail au Québec, une analyse intergénérationnelle », *Relations industrielles*, vol. 67, n° 2, p. 177-196.

Millet, Mathias (2003), *Les étudiants et le travail universitaire, une étude sociologique*, Lyon, Presses universitaires de Lyon.

Noiseux, Yanick (2012), « Le travail atypique au Québec : Les jeunes au cœur de la dynamique de précarisation par centrifugation de l'emploi », *Revue Multidisciplinaire sur l'emploi, le syndicalisme et le travail*, vol. 7, n° 1, p. 28-54.

Paillé, Pierre et Alex Mucchielli (2003), *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*, Paris, Armand Colin.

Paillé, Pierre (1994), « L'analyse par théorisation ancrée », *Cahiers de recherche sociologique*, n° 23, p. 147-181.

Pinto, Vanessa (2014), *À L'école du salariat. Les étudiants et leurs « petits boulots »*, Paris, Presses Universitaires de France.

Pires, Alvaro (1997), « Échantillonnage de recherche qualitative : essai théorique et méthodologique », dans Jean Poupard, Jean-Pierre Deslauriers, Lionel Groulx, Anne Laperrière, Robert Mayer et Alvaro Pires (dir.) *La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques*, Montréal, Gaëtan Morin, p. 113-169.

Ramos, Elsa (2015), *L'entretien compréhensif en sociologie*, Paris, Armand Colin.

Raphaël et Simon de Génération précaire (2006), « La grippe stagiaire. Le stage : syndrome d'une société en crise », Paris, La Découverte, *Mouvements*2006/5, n° 47-48, p. 182-189. DOI 10.3917/mouv.047.0182.

Roudet, Bernard et Olivier Galland (dir.) (2005), *Les jeunes Européens et leurs valeurs*, Paris, La Découverte.

Roy, Jacques (2015), *Les cégépiens et la réussite scolaire. Un point de vue sociologique*, coll. Regards sur la jeunesse du monde, Québec, INRS-Presses de l'Université Laval.

Roy, Jacques (2008), *Entre la classe et les McJobs. Portrait d'une génération de cégépiens*, Québec, Éditions de l'IQRC-Presses de l'Université Laval.

Sales, Arnaud, Drolet, Réjean et Isabelle Bonneau (2001), « Academic Paths, Ageing and the Living Conditions of Students in the Late 20th Century », *Canadian Review of sociology/Revue canadienne de sociologie*, Université de Montréal, vol. 38, issue: 2, p. 167-188.

Scalon, Lesley, Rowling, Louise et Zita Weber, (2007), « “You Don't Have Like An Identity... You are Just Lost in a Crowd” : Forming a Student Identity in the First-Year Transition to University », *Journal of Youth Study*, Vol. 10, n° 2, p. 223-241.

Secrétariat à la jeunesse, (2014), *Les données démographiques et socioéconomiques : de grands changements en cours*, Gouvernement du Québec [en ligne] : <https://www.jeunes.gouv.qc.ca/publications/livre-blanc/preambule.asp>.

Annexe 1

GUIDE D'ENTRETIEN EN SOCIOLOGIE COMPRÉHENSIVE SUR LA CONCILIATION ÉTUDES-TRAVAIL

Présentation :

La recherche à laquelle tu as accepté de participer veut aborder la question de la conciliation études-travail et plus particulièrement de l'agencement des études à temps plein et d'un emploi qui n'est pas en lien avec ton domaine d'étude.

I. QUESTIONS GÉNÉRALES

1. Quel est ton domaine d'étude?

1.1 Pourquoi as-tu choisi ce domaine?

2. Quel est l'emploi que tu occupes en ce moment?

3. Combien d'heures approximativement consacres-tu à ton emploi?

3.1 Et à tes études?

II. VALEURS ATTRIBUÉES À L'EMPLOI

1. Qu'est-ce que ton emploi représente pour toi?

Relance :

1.1 Utilité?

2. Est-ce que tu juges que l'expérience que tu développes au travail c'est quelque chose d'important?

3. Est-ce que tu juges que ton emploi étudiant est nécessaire? Est-ce que ton emploi sert à ta subsistance?

4. Est-ce que les relations que tu développes au travail c'est quelque chose d'important?

5. Peux-tu me décrire ton parcours dans le marché de l'emploi?

6. Pourrais-tu m'expliquer pourquoi tu occupes un emploi au même moment que tes études?

III. VALEURS ATTRIBUÉES AUX ÉTUDES

1. Peux-tu me décrire ce que tes études représentent pour toi?

2. Est-ce que les études ont pour toi une valeur plus ou moins importante que ton travail rémunéré?

2.1 Pourquoi?

3. Pourrais-tu m'expliquer ce qui te motive à continuer à occuper un emploi au même moment que tes études?

IV. VECTEURS D'INFLUENCE DES VALEURS INSTRUMENTALES ET EXPRESSIVES

1. Qu'est-ce que tu penses t'a influencé au moment de décider d'occuper un emploi parallèlement à tes études?

2. Est-ce que tu juges que ton emploi est plus important que tes études?

2.1 Si, par exemple, on t'offrait un emploi intéressant est-ce que celui-ci deviendrait plus important que tes études? Au point de les abandonner?

V. CONDITIONS DE VIE

SOUS CE CHEF, ON CHERCHERA À CONNAÎTRE LA SITUATION DES ÉTUDIANTS SUR LE PLAN DU SOUTIEN FINANCIER APPORTÉ PAR LES PARENTS AINSI QUE LES REPRÉSENTATIONS DU MODE DE VIE ÉTUDIANT.

1. Est-ce que la question de l'argent entre en ligne de compte dans la conduite de tes études? De quelle façon?

2. Sur quel plan (logement, frais de scolarité, poursuite des études, etc.)?

3. Si étudier te coûtait beaucoup plus cher, serais-tu disposé à payer le prix? Jusqu'où?
4. Est-ce que la question de l'argent a influencé ta conception des études, ton cheminement scolaire et les choix que tu feras dans le futur?
5. Bénéficies-tu du soutien financier de tes parents?
 - Détails des paiements.
6. Quelles raisons motivent tes parents à te consentir cette aide financière?
7. Est-ce qu'ils t'apportent de l'aide sous une autre forme que financière? Laquelle?
8. Est-ce que pour eux t'aider dans tes études se rattache à l'importance qu'ils accordent à l'éducation? À leur conception des études?
9. Dans ton esprit, à quoi correspond ta période d'études en termes de condition de vie?
10. Dans ce contexte, as-tu l'impression de pouvoir vivre de manière autonome?

11. Est-ce que ta condition d'étudiant t'a empêché ou t'empêche de réaliser certains projets? Lesquels?

VI. PORTRAIT

SOUS CETTE RUBRIQUE, ON CHERCHE À DRESSER LE PORTRAIT DU MILIEU DANS LEQUEL ÉVOLUE L'INDIVIDU QUI ACCORDE L'ENTREVUE ET L'INFLUENCE QU'Y EXERCENT LES ÉTUDES.

1. Quelles sont les attentes de tes parents à propos des études?
2. Selon toi, est-ce que tu penses que tes parents sont favorable au fait que tu occupes un emploi au même moment que tes études?
3. Est-ce que tu as des frères et sœurs qui ont fréquenté le collège ou l'université?
 - 3.1 Si non, pourquoi? (s'ils sont trop jeunes)
 - 3.1.1 As-tu l'impression qu'ils vont fréquenter le collège ou l'université?
 - 3.1.2 Est-ce que tes parents ont les mêmes attentes sur eux qu'envers toi?
 - 3.2 Si non, pourquoi? (autres situations)
 - 3.2.1 As-tu l'impression qu'ils vont s'y inscrire un jour?
 - 3.2.2 Quelle est la réaction de tes parents à ce sujet?

3.2.3 Comment te perçoivent tes parents par rapport à tes frères ou sœurs?

3.3 Si oui?

3.3.1 Dans quelle discipline; à quel niveau?

3.3.2 Quelle est ta perception des études de tes frères et sœurs?

3.3.3 Quelle est la perception de tes parents à l'égard de tes études?

3.3.4 Font-ils des différences entre les choix d'études de leurs enfants?

3.3.5 Qu'est-ce qu'ils privilégient en termes d'études?

4. Pourrais-tu m'expliquer s'il y a quelqu'un qui t'a motivé à entreprendre des études universitaires? Pourquoi? Comment?

5. Quel soutien t'apportent-ils? À quelles conditions?

